

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 644.—SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DÉJEUNER DES COLOMBES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 5 SEPTEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'école d'agriculture d'Oka.—Patriotisme, par Honoré Mercier.—Poésie : Pierre et Madelon (avec gravure), par la comtesse de Chambrun.—Nouvelle canadienne, par Régis Roy.—Poésie : Ruines, par A. de Bussière.—Chronique littéraire, par E.-Z. Massicotte.—A mon couvent, par Lisette.—Petites curiosités (avec gravure).—Poésie : A mon ange gardien, par Emery.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—A propos d'astronomie, par J.-B. Caouette.—Petites postes en famille.—Le château des Papes (avec gravure).—Que faut-il faire de ses mains.—Récréations en famille.—L'invitation.—Rébus.—Choses et autres.—Les Echecs—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Le déjeuner des colombes.—Un drame dans le désert : La revanche du fauve.—L'inauguration de l'École d'agriculture d'Oka : Groupe des élèves et quelques-uns des invités ; Le lac du séminaire.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent quarante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 5 SEPTEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

NOTES ET IMPRESSIONS

Ayez des amis plus jeunes, auxquelles vous donnez de affectueux conseils, mais cherchez un ami plus âgé en qui vous aurez toute confiance.—Paulette de CASTEL-FLEURY.

Tout est perdu quand le peuple craint moins la mort que la misère.

Les riches ne le seront pas longtemps s'ils ont le tort de se croiser les bras. Leur richesse sera pour eux une cause de servitude, jusqu'à ce qu'enfin elle disparaisse, sans que les lois ou les révolutions aient à s'en mêler, car le rendement du travail dépasse de plus en plus le loyer de l'argent. Voulez-vous perdre une famille riche ? Condamnez-la à vivre uniquement de ses rentes, pendant trois générations. La quatrième génération demandera l'aumône.—JULES SIMON.



out le monde parle politique ; impossible de tirer de qui que ce soit, en ce moment, un mot d'autre chose.

Pour faire diversion, si vous le voulez bien, nous n'en parlerons pas du tout, nous laisserons les politiciens se débattre à leur aise et nous nous occuperons un peu du Brésil.

C'est bien loin, je le sais, mais le sujet nous intéresse jusqu'à un certain point,

puisqu'il se trouve des gens qui font tout en leur pouvoir pour y envoyer des Canadiens.

A les en croire, le Brésil est un pays à nul autre pareil, on y vit à l'aise, sans se donner aucun mal, la terre donne plus qu'on ne lui demande, il n'y fait jamais froid, les loyers ne coûtent presque rien, et, si l'on meurt, ce n'est jamais de maladie et toujours de vieillesse.

Jean-Baptiste, défie-toi de ces belles paroles ; Jossette, je te préviens qu'il n'y a pas de pommes au Brésil et tu ne serais ni fille d'Eve, ni Canadienne, si tu n'aimais pas ce fruit délicieux.

Il y a bien d'autres choses qui manquent là-bas, dont l'absence se fait durement sentir.

. Ce n'est pas la première fois que l'on nous fait des offres d'émigration.

De temps en temps, on voit surgir un nouveau Tartarin qui vient nous faire de son pays les descriptions les plus fantaisistes et les plus attrayantes. Tout y est beau et rose, la vie y est plus facile et plus douce que partout ailleurs et, en vérité, ce n'est que pour nous rendre service qu'il nous engage à vendre le peu que nous avons pour aller chercher la fortune que nous rêvons et qui nous attend sous un autre ciel.

J'ai cependant tort de comparer ces gens à ce pauvre Tartarin, dont tout le crime au contraire fut de se laisser prendre aux belles paroles de M. de Mons, et d'engager ses compatriotes à aller avec lui fonder Port-Tarascon.

Vous savez ce qu'il advint de cette aventure.

De cruelles déceptions, la misère et un retour pitoyable.

C'est à peu près tout ce que l'on peut attendre d'une émigration lointaine dans un pays dont le climat, les habitudes, la langue etc., sont différents des nôtres.

Pour un qui réussit, combien succombent !

Jean-Baptiste, reste chez toi, cultive ton champ, parle français et, quoi qu'il arrive, le pain que tu mangeras dans ton pays, même quand la bise soufflera d'êtr, aura toujours meilleur goût que celui que tu pourrais avoir au Brésil, sous un ciel de feu, au milieu de gens qui ne parlent pas ta langue.

Et puis, si les Brésiliens ont tant envie de nous voir, que ne viennent-ils chez nous !

. Un homme qui a eu une singulière existence, des honneurs, des chances extraordinaires de faire fortune et qui est mort très pauvre, malgré de grands talents et des connaissances étendues, c'est le premier vice-roi du Canada, Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval.

Un savant français, M. l'abbé Morel, vient de m'envoyer une petite brochure qu'il a écrite sur ce premier représentant du roi dans la Nouvelle-France, et c'est avec le plus grand intérêt que je l'ai lue ; mais, ne voulant pas paraître trop égoïste, je vais vous en faire une bien courte analyse qui plaira, je crois, à ceux qui étudient notre histoire.

Vous n'en devrez aucune reconnaissance à votre chroniqueur, mais bien à ce bon curé qui, dans sa petite cure de campagne du vieux pays de Gaule, consacra ses loisirs à fouiller les vieux parchemins et les archives poudreuses.

C'était un grand seigneur, que Jean-François de la Roque, fils de Bernard de la Roque, connétable de Carcassonne, que Charles VIII chargea en 1496—il y a juste quatre cents ans—“ de réprimer les brigandages que plusieurs gens de guerre, vocabons ou feignans être gens de guerre, venus du royaume de Sicile ou d'ailleurs delà les monts, exerçaient sur le peuple, prenant les vivres et provisions des pauvres gens, contre leur gré et volonté, sans aucune chose leur en payer, emportant, ravissant à force de violence leurs autres biens, bagues et ustensiles, et leur faisant plusieurs griefves oppressions, dommages et molestations en corps et en biens.”

Il paraît qu'au “ bon vieux temps ” tout n'était pas rose pour le peuple.

En 1521, Jean-François de la Roque était majeur. Il administrait ses domaines, était de l'opulence et menait une vie princière. C'est vers cette époque que Clément Marot, secrétaire de Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, lui adressa deux pièces de vers qui nous donnent à deviner ce que c'était que ce grand seigneur, avide de jouissances. Dans la première, Marot le prie de lui procurer un cheval. Dans la seconde le poète raconte “ à son seigneur tant cher ” ses mésaventures, sa maladie et le traitement qu'il dut subir pour obtenir sa guérison.”

Jean-François de la Roque se vit, un moment, seigneur de Roberval, Noé-Saint-Rémy, Noé-Saint-Martin, Bacouel et Mauru, au duché de Valois ; de Seuil, Poix et Acy, dans le Rethelois ; d'Arzins, Arménys, dans le Languedoc. Une nuée de flatteurs l'inondaient de leurs éloges. Il n'en fallait pas tant pour lui donner le vertige. Sa prodigalité ne connut plus de bornes. Elle l'obligea bientôt, tant pour reculer le paiement de ses dettes que pour se créer des ressources, à constituer des rentes sur chacune de ses terres, à vendre ses propriétés l'une après l'autre et à se désaisir enfin de ses seigneuries elles-mêmes.”

François Ier, qui aimait les seigneurs braves à la guerre et un peu extravagants en temps de paix, avait un faible pour ce Gascon qui dépensait sans compter son sang et son argent.

On le voit, en 1533, en la ville et le bourg de Poix, bailliage de Vitry, établir trois foires par an et un marché, le mercredi de chaque semaine, en faveur, disait le roi, des bons et agréables services que notre aimé et féal Jehan-François de la Roque, chevalier, sieur de Roberval et de Poix, portenseigne de cent hommes d'armes, dont a charge notre très cher et aimé cousin le seigneur de Flemanges (Robert III de la Marck) et maréchal de France—nous a par ci-devant faits pendant nos guerres et espérons qu'il fera en l'advenir.”

Il lui donna aussi plusieurs fois certaines sommes pour le tirer d'affaire momentanément, car il avait toujours besoin d'argent.

Quelques années plus tard, les découvertes de Jacques-Cartier firent grand bruit en France et c'est alors que J.-François de la Roque, toujours aux prises avec ses créanciers, conçut le projet de profiter du crédit dont il jouissait à la cour pour aller tenter la fortune au Nouveau-Monde.

Le 15 janvier 1540, par lettres patentes, datées de Fontainebleau, François Ier le créait “ lieutenant-général, chef ducteur et capitaine de la dite entreprise, ensemble de toutes les personnes, tant gens de mer que autres, qui iront en la dite entreprise, expédition et armée.”

L'article 6 de ces lettres patentes dispose des bénéfices de l'expédition de la manière suivante : “ 60 De donner et départir à ceux qui feront ledit voyage, au retour d'icelui, le tiers de tous les gains et profits mobiliers provenant du dit voyage, et aussi en retour à lui un autre tiers, l'autre tiers réservé au roi.”

Jacques-Cartier était sacrifié. Il n'est pas nommé dans les lettres du lieutenant-général, données à Jean-François de la Roque, et pourtant ses pouvoirs de ca-

pitaine général y sont, sinon totalement annulés, du moins singulièrement amoindris. " Si par ci-devant, dit le roi, nous avons baillé aucunes lettres ou pouvoir à quelque personne, contrairement à la teneur de ces dites lettres, icelles nous avons dès à présent comme pour lors révoquées et révoquons, cassons et annulons, sinon autant et pour la temps que notre dit lieutenant les voudrait tolérer et endurer."

C'est la reconnaissance des rois !

Le seigneur de Roberval était autorisé à recruter, dans les prisons du royaume, des condamnés à mort, " à la charge que tous les dits criminels seront tenus de fournir aux frais et dépenses de leurs vivres et autres choses à eux nécessaires, les deux premières années et du nautillage des nefes (affrètement des navires) qui les porteront es dits pays transmarins et maritimes, même pour les faire mener en sûreté jusqu'aux ports et lieux desquels la dite armée partira."

On craignait d'une part que l'appel fait aux gentils-hommes de le suivre dans son expédition, ne restât sans écho et, d'autre part, on pensa " user de miséricorde, faire œuvre pitoyable et méritoire envers ces criminels et malfaiteurs, afin qu'ils puissent reconnaître le Créateur, lui en rendre grâce et amender leur vie."

Roberval donna à trois personnes pleins pouvoir pour lui recruter des prisonniers : Guillaume de Magdaillan, son beau-frère, Paul d'Auxilhon et Alonce de Cyville.

Il faut croire, dit M. l'abbé Morel, que les criminels se souciaient peu de faire le voyage du Canada, pour obtenir leur grâce, ou ne trouvaient pas facilement de quoi payer leur embarquement, car, dans l'accusé de réception, donné le 25 avril 1541, par Jean-François de la Roque à son beau-frère Guillaume de Magdaillan, des lettres-patentes du 7 février de la même année et de la procuration du 27 février suivant, nous lisons :

Le dit de Magdaillan a déclaré et affirmé par serment, présents les dits notaires (Payen et Cronne) n'avoir tiré aucuns prisonniers des juridictions susdites de la condition et quantité déclarée es lettres-patentes du roi, fors seulement un nommé Jehan Grévy, condamné à être pendu et étranglé, par le bailli d'Autun ou son lieutenant, confirmé par arrêt de la cour du Parlement, à Dijon, qu'il aurait fait amener prisonnier es prisons de la conciergerie du Palais, à Paris, qu'il conviendra renvoyer pour exécuter, à faute d'avoir satisfait à son nautillage.

L'abbé Morel ajoute plus loin :

L'entreprise était hérissée de difficultés. Avec de grands capitaux le succès eût été infaillible. Malheureusement pour le seigneur de Roberval, bien qu'il menât grand train, ses ressources étaient plus que modestes. Il lui fallait plus que jamais recourir à l'emprunt ; ce fut sa ruine. S'il comptait sur la générosité de ses admirateurs et sur l'enthousiasme des marins, cruelle fut sa déception lorsqu'il vit le peu d'empressement qu'on mettait à le seconder. La jalousie et la défiance se ligèrent contre lui et sa situation financière acheva de le discréditer. Le roi avait offert 45,000 livres pour la colonisation du Canada ; avec les deux tiers de cette somme Cartier réussit, en quelques jours, à équiper cinq navires qu'il rassembla dans le port de Saint-Malo. Les navires que souhaitait avoir le seigneur de Roberval semblaient au contraire introuvables. Proposait-il un affrètement, on hésitait à lui livrer des navires sans autre garantie que sa parole. Voulait-il acheter, on ne manquait pas de lui poser de dures conditions pour le paiement. Tous les expédients auxquels il eut recours lui devinrent funestes.

Les archives conservées au Château de Roberval ont donné à M. l'abbé Morel de précieux renseignements sur les tribulations qu'eût à subir Jean-François de la Roque avant d'obtenir les navires, les armes, provisions, et argent, et de pouvoir mettre à la voile.

Toutes ses propriétés furent engagées, il fit flèche de tout bois et enfin, le 16 avril 1542, il partit pour prendre possession du royaume dont François Ier lui avait donné le gouvernement et l'exploitation et où il croyait pouvoir recueillir de quoi relever ses finances.

On sait ce que produisit ce voyage.

Au point de vue de la colonisation, rien ; au point de vue financier, des dettes, toujours des dettes !

De son séjour au Canada, je ne dirai rien, puisque

la relation du voyage de Roberval, écrite par lui-même, quoique incomplète, nous renseigne un peu, mais je remarque que M. l'abbé Morel, en parlant de l'entrevue d'Auxilhoi de Sennetane avec le roi, dit que " François Ier écouta ses récits avec une bienveillante attention, examina avec intérêt les diamants qu'il lui présentait..."

Les diamants ! Il est évident qu'il y a erreur dans les documents, mais il serait bon de savoir exactement ce que présenta de Sennetane.

M. l'abbé Morel ne croit pas à la légende de l'île de la Demoiselle, et voici quelles preuves il donne à l'appui du doute qu'il exprime :

C'est Thevet, également, qui raconte l'histoire de l'infortunée Marguerite, que J.-F. de la Rocque, son oncle, pour la punir de s'être laissée séduire, aurait abandonnée, avec son amant et sa vieille servante Damienne, dans une île déserte, l'île de la Demoiselle, à trente-six lieues du Canada. Le nom de Marguerite ne se trouve nulle part dans les pièces originales qu'il nous a été donné de parcourir. Beaucoup de parents du seigneur de Roberval nous sont connus, cependant. Ce sont d'abord ses cousins germains, Bertrand de la Rocque, capitaine de Cherbourg et Guillaume, son frère ; puis d'autres cousins, Jacques de la Rocque, écuyer, et Jean de la Rocque, prieur de Cherbourg. C'est encore Jeanne de la Rocque, qui, dès l'an 1520, assignait une rente de 20 liv. p., payable sa vie durant, au couvent de Poissy, dont elle était religieuse ; Françoise de la Rocque, à qui, le 16 août 1548, Etienne Lefevre, sergent à cheval, à Senlis, vint, au château de Roberval, faire le commandement de payer aux chanoines de Saint-Frambourg de Senlis diverses sommes que leur devait J.-F. de la Rocque. Serait-ce Marquise de la Rocque qu'on aurait désignée sous le nom de Marguerite ? Le 26 mai 1542, Marquise de la Rocque achetait à Pierre Cullot, marchand à Verberie, 10 sols par de surcens à prendre sur Jean Firlet de Rhuis. Elle n'était donc pas en route pour le Canada. Nous laissons à Thevet la responsabilité de sa tragique histoire.

Jacques Cartier demanda à Roberval une reddition de comptes, et le roi institua une commission à cet effet, " pour voir le différent d'entre lesdits de Roberval et Cartier, tant sur le fait de la dite recette et dépense, que autres par eux respectivement prétendues." La présidence de cette commission fut dévolue à maître Legoupil, conseiller et lieutenant de l'amirauté de France, au parlement de Rouen.

Cartier prouva que ses dépenses excédait de 1.638 livres les sommes que le roi avait données pour l'expédition. La sentence que les commissaires de l'amirauté rendirent, le 21 juin 1544, lui donna gain de cause sur toute la ligne.

Roberval était de plus en plus ruiné.

Fit-il une seconde expédition au Canada ? Rien ne le prouve et il est bien certain qu'il ne mourut pas en 1549, dans un naufrage, comme le dit Charlevoix, car, comme le prouve M. l'abbé Morel, le 30 juin 1556, il s'associait, dans l'exploitation des mines de France, Claude de Grippon de Guillelin, seigneur de Saint-Julien. En juillet 1557, il donnait quittance de 87 livres 4 sols, pour des travaux par lui faits aux fortifications de la ville de Paris. Le 30 avril 1560, il obtenait des lettres en forme de requête civile, dans l'affaire de la mise en criées de sa terre de Roberval, mais en 1561, son neveu Louis de Magdaillan, présentait une requête au Parlement, comme " tuteur et curateur ordonné par justice à François de Magdaillan, héritier par bénéfice d'inventaire de feu François de la Rocque, son oncle maternel." Le vice-roi du Canada était donc mort dans cet intervalle. Né vers 1500, il devait avoir à son décès environ soixante ans. Thevet affirme qu'il fut assassiné la nuit à Paris, près le charnier du cimetière des innocents."

Roberval avait obtenu, en 1548, du roi Henri II, le don " de toutes les mines et minières métalliques, étant au royaume de France," et les lettres-patentes furent enregistrées à Carcassonne, en 1553, comme le prouve la notification faite par Philippe de Lévis, maréchal de la Foy, seigneur et baron de Mirepoix, sénéchal de Carcassonne.

La terre et seigneurie de Roberval fut vendue quatre ans après la mort du vice-roi.

Elle fut adjugée, en 1565, par décret, à Louis de Magdaillan, écuyer, seigneur de Montataire, neveu à

J.-F. de la Roque, au prix de 5,300 livres tournois. Les créances présentées pendant les criées dépassaient 50,000 livres.

Et voilà comment Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, mourut insolvable, après avoir été vice-roi d'un immense royaume et propriétaire de toutes les usines de France.

Pauvre Roberval !

Merci à M. l'abbé Morel de tous les renseignements contenus dans la brochure dont je n'ai cité que quelques extraits.

Si peu complets que je les publie, ils valent encore mieux que tous les potins politiques, comme je vous le disais en commençant.

J. F. de la Roque

L'ÉCOLE D'AGRICULTURE D'OKA

(Voir gravures)

A l'occasion de la bénédiction et de l'inauguration officielle de la nouvelle école d'agriculture, sous la direction des Pères Trappistes, à Oka, le 12 août dernier, un congrès des Missionnaires Agricoles et autres amis du progrès rural s'était réuni à cet endroit.

Pour en conserver souvenance, un certain nombre des congressistes ont voulu se faire photographier sur le perron de la bâtisse, dans le décor de ce magnifique bâtiment tout pavoisé pour la circonstance.

L'ouvrage a été fait, et fort joliment comme on voit, par un jeune artiste amateur M. H. Gigault, l'un des élèves de l'école.

Au bas du groupe se tiennent les élèves, avec leur sympathique professeur M. G. Boron. Audessus, le R. P. Dom Marie-Antoine, abbé Mitré de la Trappe, et président des Missionnaires Agricoles. A sa droite le Père Joseph, cèlerier de la Trappe ; à droite aussi, en avant, l'honorable M. Flynn, Premier Ministre de la province de Québec. A gauche, l'honorable commissaire de l'agriculture et la colonisation, M. Beaubien ; en arrière de celui-ci, l'assistant-commissaire, M. Gigault, père de l'artiste, puis encore en arrière MM. Robertson et J.-C. Chapais, commissaire et assistant-commissaire de l'Industrie Laitière pour le Canada. Tout à fait à l'arrière-plan, M. Castel Sec., S. I. L., de Québec, M. l'abbé Côté, président honoraire des Missionnaires Agricoles ; en avant de celui-ci, M. le G.-V. Leclerc, curé de la Malbaie, M. E.-A. Barnard, M. le Dr Grignon, le R. P. Lacasse, O. M. I., puis à droite, M. Chauvin, M. P., pour Terrebonne, M. l'abbé Montminy, président de la Société d'Industrie Laitière de Québec, M. Jules St-Elme, représentant *La Minerve* et *LE MONDE ILLUSTRÉ* ; à gauche vis-à-vis ce dernier, le représentant de *La Presse*, M. H. Roulland, au bas, à droite, M. le chanoine Bélangier, curé de Saint André Avelin et M. Dallaire, conférencier agricole, à gauche, M. A. Bellay, etc.

PATRIOTISME

Nous avons droit à notre existence nationale, comme race à part, et malheur à quiconque voudra nous enlever ce droit ; mais nous ne devons rien faire pour molester nos frères d'origine ou de croyances étrangères. Nous devons revendiquer nos droits avec fermeté, mais sans agression : nous devons combattre avec énergie tout ce qui tend à détruire notre caractère national, mais nous devons respecter chez les autres les droits que nous réclamons pour nous. La lutte que nous avons à faire est toute pacifique ; il ne s'agit plus de combattre des ennemis les armes à la main, mais de rivaliser comme race, avec des frères par l'instruction, le travail et la probité.

HONORÉ MERCIER.



CHARGÉ

Un an de félicité sans nuage s'était vite écoulé, lorsqu'un jour Alice dit à Jean, avec des intonations câlines, comme sait en prendre son sexe quand il désire certaine faveur qu'il veut absolument se faire accorder :

— Cher Jean, déjà un an depuis que nous sommes unis ? Que cela passe vite, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chère, et j'espère que Dieu nous laissera longtemps encore à notre affection.

— Dis-moi, mon bon Jean, — et elle se faisait plus

caressante, — ton amour est-il aussi grand que lorsque nous nous sommes mariés ?

— Mais... certainement. Et plus encore !

— Bien vrai ?... Ah ! qu'est-ce que je dis ?... Je sais bien que tu m'aimes, va !...

— Dis que je t'adore, plutôt !...

— Mon cher Jean !... Tu es aimable, bon, brave...

— Oh ! oh ! petite femme, dit Jean en riant, tu es flatteuse !

— Mais... tu es tout ce que j'ai dit !... Tu es aimable : je t'aime ; tu es bon : tu ne ferais pas de mal à personne ; et brave : n'as-tu pas risqué ta vie, l'an dernier, pour une inconnue.

— Oui, mais cette inconnue était la plus charmante créature.

— Était ?...

— Était, est, et le sera toujours.

— Oh ! oh ! petit mari, dit Alice en riant à son tour, tu es flatteur !

— Et que ne ferais-je pas pour toi ?

— Oh ! Jean, je ne t'en demanderais pas autant...

— Non ? fit celui-ci, amusé. Voyons ! que demandes-tu ?

— Ton assentiment à un tout petit désir, que j'ai là, dit-elle, en portant son doigt à son front.

— N'est-ce que cela ?... un tout petit désir ?... Tu sais bien que je ne puis rien te refuser...

— C'est que...

— Eh bien !... tu hésites ?...

— Cela te dérangerait peut-être, mon Jean, et alors ?

— Qu'est-ce donc ?...

— J'aurais aimé à réunir ici quelques-uns de nos amis, dans une petite fête intime... Faire une soirée dansante pour l'anniversaire de notre mariage.

— Chère Alice, il sera fait selon ton désir... Seulement, je t'en préviens, je ne sais pas danser, et je ne pourrai pas trouver autant de distractions dans cette soirée que tu le voudrais peut-être.



PIERRE ET MADELON

*Un jour, — ah ! comme, il faisait bon !
C'était au bord de la rivière, —
Il me dit : « Bonjour, Madelon.
Je lui répondis : — « Bonjour, Pierre. »*

*Depuis ce jour, chaque matin
Il revint chercher sa bergère.
Mais un jour j'attendis en vain :
— Il était parti pour la guerre !*

*Nous nous étions dit tour du long,
En deux mots, toute notre affaire :
— « M'aimez-vous, bonge Madelon ? »
— « Je vous aime, mon ami Pierre. »*

*L'autre jour, j'entendis mon nom :
C'était le vent dans la bruyère.
Le pinson disait : Madelon !
La mésange répondait : Pierre !*

*On a parlé de trahison ? —
En vérité je n'y crois guère. —
Il m'a dit : « chère Madelon ! »
Et je crois en mon ami Pierre.*

*Je l'attends ! mais le temps est long ;
J'ai tant pleuré la nuit dernière !
Quand entendrai-je : « Madelon ! »
Et quand répondrai-je : « Ami Pierre ? »*

*Mais hier le Curé passa.
Il me dit : « Fais bien ta prière
Et dans le ciel on entendra :
— Bonjour Madelon, — bonjour Pierre. »*

COMTESSE DE CHAMBRUN.

— Je savais que ces choses-là ne te souriaient pas beaucoup, et je craignais de te contrarier en te demandant de me laisser faire à mon goût en cette circonstance... Mais, pense donc aussi, comme ce sera gentil d'avoir une petite réunion à cette occasion !... A présent, qui allons-nous inviter ?... Tu vas m'aider Jean, n'est-ce pas, à dresser cette liste ?

Ils en étaient là quand Edgar arriva. Il venait, de temps à autre, faire une courte visite et jaser en fumant la pipe avec son ami.

Alice lui annonça la grande nouvelle.

— J'espère que vous ne m'oublierez pas ?

— Oh ! non, dit-elle, et je compte bien que vous me ferez danser.

— Certainement. Je vous remercie de m'avoir inclus au nombre des élus... Moi aussi, ajouta-t-il, j'ai pensé à vous. Voici pour vous, dit-il en présentant à Alice

un bracelet délicat, et toi, Jean, avec mes meilleurs souhaits, je te prie d'accepter ceci.

C'était une magnifique pipe en écume de mer.

Pendant que les époux se confondaient en remerciements, Edgar défaisait un paquet et dit :

— Je n'oublie jamais l'archéologue, tu sais, et j'ai trouvé cet objet pour lui.

Il offrait alors à son ami, un pistolet de forme ancienne.

Edgar, quoiqu'il aimât tendrement son amie d'enfance n'était pas jaloux du bonheur de Jean. Il voyait Alice heureuse et s'en contentait ; cependant, son cœur souffrait de temps à autre.

Comme nous l'avons déjà dit, Jean était un collectionneur enthousiaste, et rien ne lui faisait plaisir comme de découvrir quelque antiquaille dans les magasins de bric-à-brac d'Ottawa.

Edgar connaissait la manie du mari d'Alice et quand il venait à Ottawa, s'il en avait le temps, et qu'il y pensait, il faisait une visite à ces boutiques.

Cette journée même, étant dans la capitale, il avait trouvé, dans un magasin d'occasion, l'arme antique.

— Bon, se dit-il, cela figurera avec avantage dans la panoplie de vieilles armes-à-feu que possède Jean. Et qui sait si je ne viens pas de lui faire une trouvaille en ce vieux pistolet.

Après le repas du soir, Edgar prenant l'arme achetée le matin, et ses cadeaux, se rendit chez son ami.

En recevant la vieille arme-à-feu, Jean eut un cri de joie. Le pistolet était ancien et encore en assez bon état ; un rapide examen l'en convainquit.

Il jubilait et remercia Edgar profusément.

Et tout de suite il leur entama une dissertation savante sur les premiers pistolets inventés.

L'arme était un peu rouillée, ce qui fit dire à Jean qu'il lui donnerait un bon nettoyage le lendemain. Il y verrait peut-être, alors, la marque de l'armurier qui l'avait fabriquée.

Naturellement, après la savante explication détaillée par Béchard, Alice et le jeune Anglais voulurent regarder de plus près l'objet antique.

La curiosité féminine s'en mêlant, la jeune femme désira savoir comment on tirait du pistolet.

Son mari, avec un peu de difficulté releva le chien, et lui indiqua ensuite de presser sur la détente.

Prenant l'arme dans ses mains mignonnes, Alice, en riant, s'adressa à Edgar :

Prenez garde, je vous tire !

Le visant, elle appuya le doigt sur la détente, et un petit bruit sec se fit entendre quand le chien tomba sur la cheminée.

—Hein ! vous avez eu peur, lui dit-elle.

—Oh ! non, je suis plus brave que cela, répondit-il gaieusement. Mais vous, je crois qu'en braquant le pistolet vers moi, vous avez tiré en fermant les yeux ?...

—Cela se comprend, reprit Jean, —avec charité, — c'est instinctif chez la femme ! Quel bon tireur tu ferais ! Je parie qu'à cent pas tu ne peux frapper une maison.

—Ne ris pas trop, toi, lui dit-elle, ou je te fais payer cher tes paroles.

En parlant ainsi, elle le menaçait de l'arme offensive.

—Comment, n'est-ce pas le cas, Edgar ? ajouta M. Béchard.

Celui-ci hocha la tête affirmativement.

—Eh bien ! dit la jeune femme à son mari, c'est sur toi que je vise, cette fois, et fais bien attention si, en tirant, je ferme ou cligne les yeux.

Elle mit en joue, visa bien et, se tenant les yeux ouverts démesurément, pressa la détente et, boum !... une forte détonation fit vibrer les vitres de la chambre.

Alice échappa le pistolet avec un cri de frayeur.

Un nuage de fumée monta lentement au plafond, et la jeune femme, épouvantée, vit son mari étendu à terre, le front troué par la balle que contenait le pistolet, et dont ils étaient loin de soupçonner la présence.

La rouille, qui couvrait la capsule, avait fait croire que la cheminée de l'arme dangereuse était veuve d'amorce, et lorsque le chien tomba dessus, quand Alice avait visé Edgar, le coup, avait raté, mais, au second essai, l'effet fut tragique.

En comprenant l'affreuse vérité, la pauvre femme s'affaissa sans connaissance.

Edgar se jeta sur la sonnette, mais la servante entra aussitôt, accourant au bruit du coup de feu. Tout en prodiguant simultanément des soins au malheureux couple, il lui expliqua rapidement ce qui venait d'arriver.

Hélas ! le malheureux jeune homme était bien mort, mais Alice revint peu à peu à la vie. Seulement, en la relevant, on constata que sa raison s'était envolée, qu'elle était folle furieuse. En se lamentant, criant, pleurant, elle déchirait ses habits, s'arrachait les cheveux, et il fallut quatre hommes pour la tenir et l'empêcher de s'ôter la vie. Elle faisait pitié à voir !

Enfin, sa douleur fut si grande qu'elle expira quelques heures après, dans une crise horrible.

Le lendemain, nos journaux, en une dizaine de lignes, annonçaient la triste nouvelle.

Depuis ce jour fatal, Edgar est taciturne, mélancolique, et quoiqu'il ne soit pas à blâmer dans cette affaire, il s'en veut beaucoup de n'avoir pas examiné le pistolet plus attentivement avant de l'avoir apporté à son ami, et de ne s'être pas assuré s'il était ou non CHARGÉ !

Régis Roy.

Oublier un tort est plus noble que le pardonner.—
CINQUA.

RUINES

*Dressant ses murs noircis à la face des cieux,
Plein d'ombres et de deuil, au flanc de la ravine,
Vaste débris, frappés par la foudre divine,
Un vieux temple abattu dormait, silencieux.*

*Dans ses voûtes, jadis s'inclinaient vos aïeux...
Mais à présent repaire où l'effroi prédomine,
Vitreaux brisés, portail désert, triste ruine :
Les siècles ont passé d'un vol insoucieux.*

*O spectacle effrayant !... Murailles fantastiques !...
Quand la première fois sous vos sacrés portiques,
Seul, j'érais, ricanant en mon impiété.*

*Je vis, brillant encore au milieu des décombres,
Une image du Christ aux yeux profonds et sombres,
Et je demeurai là, muet, épouvanté.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

De la contrainte par corps. Thèse pour le doctorat, par M. Rodolphe Lemieux. (Montréal, C. Théoret, 1896. 1 vol. in-8 de 250 pp.)

Lecteurs, c'est audacieux de ma part, je l'avoue, mais je viens vous entretenir d'un livre très sérieux alors que la plupart d'entre vous ne songent qu'à couler les beaux jours des vacances loin du tracés des affaires et des soucis de la vie.

Si vous vouliez accepter des excuses, pour cet acte téméraire, je vous dirais d'abord, que je serai court et, ensuite, qu'il me faut signaler, pendant qu'il en est temps, un ouvrage excellent à l'attention du public, toujours gourmand d'actualité.

Les bons ouvrages sont rares en notre pays, et il est du devoir, même de ceux qui goûtent un doux *far niente*, à cette époque de l'année, de saluer l'apparition d'un travail méritoire.

La tâche pour moi se double d'un plaisir quand il s'agit de parler d'un jeune qui nous fait honneur à la tribune, au barreau, et dans le journalisme.

La thèse pour le doctorat : " De la contrainte par corps " présentée et soutenue, le 1er mai 1896, par M. Rodolphe Lemieux, avocat et licencié en droit, devant la faculté de droit de l'Université Laval de Montréal, ne mérite pas de banales louanges.

Développée avec science, brillamment écrite, elle ne pouvait manquer d'enlever le suffrage des savants juges qui devaient en apprécier la valeur.

La thèse se divise en trois parties principales et une conclusion. Dans la première, l'auteur nous promène à travers les annales historiques des diverses nations européennes, notant l'origine de la contrainte par corps chez les différents peuples, ses évolutions successives à travers les âges, puis il nous ramène au Canada et nous donne l'histoire de cette loi en notre pays.

Cette première partie est tellement intéressante, qu'elle serait lue avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent aux travaux historiques.

La seconde et la troisième parties, qui ne peuvent être appréciées pleinement que par les hommes de loi, renferment le commentaire du titre XX, liv. III du Code civil et de la section VII du ch. II, t. III, liv. Ier du Code de procédure civile.

Ici, M. Lemieux a fait œuvre de jurisconsulte. Embrassant d'abord la loi telle qu'elle existe, il en fait l'appréciation générale, puis il analyse scrupuleusement le texte, dissèque les idées pour leur donner leur valeur intrinsèque et cherche à montrer exactement l'esprit du législateur. A l'appui de ses avancés, il produit la jurisprudence canadienne.

Et tout cela est très bien agencé, bien co-ordonné, de parsemé d'aperçus originaux, d'explications lucides, de raisonnements sains. Cette partie de nos lois me paraît traitée définitivement dans cet ouvrage, et il faudra se servir de cette thèse, à l'avenir, pour posséder cette question à fond.

Dans la conclusion où sont analysées les " controverses qui se sont élevées au sujet de l'abolition et du maintien de la contrainte par corps, " M. Lemieux ne

prononce en faveur de la contrainte par corps, mais indique les améliorations qui devraient être faites pour en adoucir la rigueur et permettre au juge de se rendre compte de la validité de la contrainte par corps.

Je le répète, c'est un travail excellent, et tous les hommes de loi devraient se le procurer, car il pourra leur rendre une foule de services et les éclairer.

Et, pour terminer, laissez-moi ajouter l'alinéa suivant :

L'heureux auteur, à qui la fortune n'a cessé de sourire depuis son entrée dans la vie publique, vient de prouver une fois de plus qu'un bonheur n'arrive jamais sans un autre. A peine avait-il reçu son titre de docteur en droit qu'il partait pour le comté de Gaspé, où les électeurs lui confiaient le mandat de député à la Chambre des Communes. M. Lemieux a enlevé d'assaut une vieille forteresse conservatrice, alors que tout le monde lui prédisait une défaite.

L. J. Massicotte

A MON COUVENT

Un mois s'est écoulé depuis le jour où j'ai quitté cette maison où, pendant huit années, j'ai été nourrie du pain de la science et de la parole divine. Je ne puis me faire à cette idée ; il me semble qu'hier encore, assise à ma place accoutumée, je recevais les leçons de notre bonne maîtresse ; entourée de compagnes aimées, je prenais part à leurs jeux, lorsque la cloche annonçait l'heure de la récréation. Et, pourtant, c'est bien réel ! J'ai quitté cet asile béni, témoin silencieux de mes joies et de mes peines, de mes succès et de mes défaites. Elles ont été bien courtes, les heures passées au couvent. Avec quel plaisir je les verrais revenir.

Mes études terminées, me voici de retour dans ma chère famille. Bien que tout entière au bonheur de vivre au milieu d'elle, je conserverai toujours un profond souvenir de mon couvent tant regretté, de celles qui furent et seront toujours des maîtresses vénérées, des compagnes bien aimées.

LISETTE.

LES PETITES CURIOSITÉS

SIPHON DES MÉNAGÈRES

Dans les ménages on a, à chaque instant, besoin de transvaser des liquides qu'on ne veut pas troubler lorsqu'ils ont été reposés, et souvent les ménagères n'ont pas de siphon à leur disposition.

Lorsqu'on possède un tube de verre et une lampe à alcool, rien n'est plus facile que d'amener le tube de verre en cintre ; mais comme on ne possède pas toujours ces deux ustensiles, nous allons indiquer un moyen facile et pratique de faire un siphon.

On prend un bâton de macaroni, on le plonge dans l'eau chaude, mais non bouillante ; la pâte se ramollit, et au bout de quelques



immersions, durant cinq à six minutes, suivant le degré de chaleur du liquide, on arrivera, en courbant doucement et légèrement à chaque fois le tube de pâte, à en faire un siphon.

Il convient de le laisser sécher à l'air avant de s'en servir.

Il ne durera pas longtemps, c'est certain, mais il rendra toujours bien des services pour le prix de sa confection et, sitôt usé, il ne sera pas difficile de le remplacer.

On peut le rendre plus solide à l'usage en le trempant dans un bain d'alun à 5 p. 100.

PHILOLOGUE.

A MON ANGE GARDIEN

Noble gardien de mon enfance,
Qui veilla sur mes premiers pas
Conserve moi dans l'innocence,
Eloigne de moi les uppas.

De peur que les rayons de la grâce divine
En moi soient altérés par le souffle du mal,
Conserve dans mon cœur où ton amour s'incline
L'éclatante blancheur du rayon baptismal.

Quand l'inférieur chasseur à mon âme timide
Vient tendre ses filets, aimable protecteur,
A toi de déjouer cette trame perfide,
Que tisse, pour me perdre, un esprit séducteur.

Sur moi viens déployer ton aile
Quand le sommeil ferme mes yeux.
A mon réveil, ami fidèle,
Porte mes regards vers les cieux.

Attire sur mon cœur la divine clémence ;
Ecarte le danger qui s'attache à mes pas ;
Veille, au jour de l'orage, au jour de la souffrance,
Et laisse moi chercher un asile en tes bras.

Vers le Dieu que j'offense envoie-toi, bon ange,
Pour implorer de lui le pardon vivifiant,
Viens arrêter mon pied qui glisse dans la fange
Oh ! viens me consoler, protecteur vigilant.

Conduis mes pas sur cette voie,
Qui mène à l'éternel bonheur,
Fais moi goûter la douce joie
Promis aux élus du Sauveur.

EMERY.

A BATONS ROMPUS

Je commence par ce que j'ai entendu cette semaine,
—Oui, disait un habitant, le député de Gaspé a prononcé un discours, un vrai discours.

Et il appuyait fortement en prononçant le mot discours. Voilà pourquoi j'ai souligné.

—Pour ça, c'est vrai, répondit un autre. C'est un morceau d'inloquence, comme dit notre curé, car on voit bien que ce gars là a été au collège et qu'il fera son chemin.

—Comme de bonne, c'est sûr, car mon petit-fils, qui est notaire et qui est bien éduqué, a dit, après avoir entendu le vieux Tupper, qu'il y avait aussi loin entre les deux discours que de la roche Tupper... rien au Capitole.

—Je connaissais pas ces machines là, dit l'un des causeurs, mais pour leur compter ça, on a bien fait de choisir le mieux de la Chambre.

Ouf ! Et, là-dessus, nos deux bons habitants furent prendre un coup.

* *

Il est de fait que ce discours a sa place toute marquée dans tous nos collèges, et qu'il pourra y servir de modèle à côté des discours des meilleurs orateurs politiques. Il y a là dedans du Berryer, du de Mun, du Gambetta.

Comme ces choses là sont très rares ici, on nous permettra de signaler le fait, moins pour complimenter un homme dont le talent est audessus de tout éloge, que pour engager la jeunesse canadienne à marcher sur ses traces.

* *

Descendons des hauteurs où l'esprit se réjouit toujours, pour tomber dans un bas qui est loin de nous enthousiasmer, et si nous en parlons, c'est que nous voulons le tomber, ce bas qui s'appelle *La Libre Parole*. Tel est le nom du nouveau journal que vient de publier M. Grenier.

D'abord, le titre : *Libre Parole*, nous paraît aussi ridicule que le mot : *Libre Pensée*, car il faut toujours se méfier des gens qui veulent trop de liberté.

Par leurs excentricités, généralement ces gens là la tuent quand ils n'en meurent pas eux-mêmes. Voyez *La Libre Parole* de ce pauvre feu Michel Vidal ! Morte l'œuvre, mort l'homme, et malheureusement et tristement. Respect à ses cendres !...

Celle-ci aura-t-elle le même sort ?... Nous le craignons, car notre population, saine et généreuse, ne sympathisera pas avec ceux qui veulent singer les Rochefort et les Drumont. Pour eux, nous craignons qu'ils chantent avant longtemps :

" Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans."

* *

Les journaux français font beaucoup de bruit à l'occasion du voyage de l'empereur et de l'impératrice de Russie, en France. Quelques-uns prétendent que l'impératrice n'ira pas à Paris et restera en Angleterre.

Partant de là, ils voient un point noir à l'horizon. peut-être un *casus belli*. En effet, ce serait une insulte faite à la France, surtout aux femmes de France, qui doivent offrir un berceau au futur héritier que l'impératrice emporte... dans son voyage.

Pour nous, nous ne serions pas surpris que l'impératrice ne vienne pas à Paris. Pourquoi ?... Tout simplement par le manque de courtoisie du duc de Montebello qui, lors du couronnement, a refusé de baiser la main de l'impératrice.

Cela nous a d'autant plus surpris que, si l'impératrice Eugénie était encore sur le trône, monsieur l'ambassadeur aurait certainement plié l'échine pour obtenir cette faveur, tout comme, par chevalerie française, il aurait dû le faire pour l'impératrice de toutes les Russies. *Inde ira.*

Oui, de là probablement cette rancune, cette haine, et beaucoup d'entre nous savent qu'elles sont terribles les haines de femmes, surtout quand on refuse une de leurs faveurs.

Espérons, toutefois, que le cœur de la future mère impériale ne sera pas insensible au berceau des femmes de France, et, ce qui nous en donne l'assurance, c'est qu'il y a encore quelque chose de plus fort que la haine d'une femme : c'est l'amour maternel !

* *

Rapprochant le voyage de ces illustres personnages de celui que le président de la République fait actuellement en France, il y a une différence énorme. L'un, potentat de toutes les Russies, ne peut voyager qu'au milieu d'un déploiement de forces militaires et policières, qui coûtent fort cher, tandis que l'autre voyage entouré seulement de quatre hommes et un caporal. Le premier ne mange rien sans qu'un officier supérieur y ait goûté, et il n'y porte ses lèvres que quand le dégustateur n'est pas empoisonné.

Belle existence, comme vous le voyez, et il paraît qu'il en est de même dans toutes les cours.

Le second accepte des galettes de sarrasin, du lait, de la crème, qu'il mange en compagnie de jeunes et jolies Bretonnes, et il assaisonne toujours ces agapes populaires de discours et de bons mots... à la crème.

* *

Venant de parler de quatre hommes et d'un caporal, je vais finir par une anecdote.

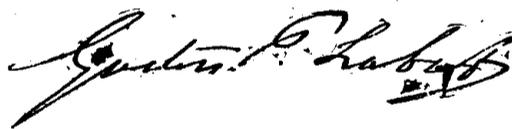
C'était à la caserne :

—Pardon, *sargent*, demandait une recrue à une vieille barbiche grise, c'est y pas vrai qu'un caporal c'est pas z'un homme ?

—Comprends pas.

—Dame ! vous commandez toujours, toujours quatre hommes et z'un caporal. Donc, si z'un caporal c'était z'un homme, vous commanderiez cinq z'hommes. Pour lors, z'un caporal c'est pas z'un homme

—C'est logique, Pitou, mais vous ferez deux jours de salle de police pour z'insulte à la grand'mère.



L'heure de la réparation sonne toujours pour des âmes d'élite qui cherchent à élever l'homme et à le réconcilier avec la vie. — MELINE.

A PROPOS D'ASTRONOMIE

Des correspondants anonymes—astronomes en herbe probablement,—s'occupent depuis quelque temps de cette chose qu'on est convenu d'appeler l' " Observatoire de Québec," et surtout de son directeur, M. Arthur Smith.

Les uns font l'éloge de cet employé, et les autres—contestant ses capacités—prétendent qu'il devrait être tout bonnement destitué et remplacé par M. Philéas Roy, professeur d'astronomie.

Cette discussion me paraît pour le moins oiseuse et ne sert ni les intérêts de la science astronomique ni les intérêts de ceux que, de part et d'autre, l'on défend avec un zèle peu louable, puisqu'il est inspiré par l'esprit de parti. Or, on le sait, il n'y a rien de tel que l'esprit de parti pour fausser le jugement des hommes les mieux intentionnés.

Ceux qui disent que M. Smith n'est pas un astronome de haute volée, peuvent avoir raison ; mais il est bon qu'on sache qu'il n'est pas nécessaire non plus d'être un Schiaparelli pour s'acquitter de la tâche que le gouvernement a confiée à M. Smith et que celui-ci, m'assure-t-on, remplit d'une façon satisfaisante.

D'ailleurs les prétentions du directeur de l'observatoire de Québec ne vont pas à la hauteur des mérites que ses amis lui accordent ; et si, pour remplir les devoirs de la position qu'il occupe, il eût fallu posséder de vastes connaissances astronomiques, M. Smith, j'en suis persuadé, n'aurait jamais voulu accepter cette position.

Disons d'abord qu'il n'y a pas actuellement d'observatoire proprement dit à Québec.

Ce qui fut autrefois un observatoire, sous la direction du commandant Ashe, n'est plus maintenant qu'un simple bureau météorologique sous le contrôle du bureau central de Toronto. Celui qui est en charge enregistre, plusieurs fois par jour, la pression barométrique, le degré de température au thermomètre, la direction et la vitesse du vent, la quantité de pluie ou de neige, suivant le cas ; bref, les observations qui peuvent servir à la prévision du temps, et ces observations sont adressées par dépêche télégraphique au bureau central de Toronto qui, chaque jour, publie un rapport sur les probabilités de la température pour les vingt-quatre heures qui suivent. En fait d'astronomie, les seules observations qui s'y font sont celles qui servent à fournir l'heure à la marine. Le gouvernement n'exige rien de plus.

Mais ce qu'il faudrait, ce serait un observatoire muni d'instruments assez puissants pour permettre de faire des travaux utiles à la science.

L'astronomie physique devrait marcher de pair avec l'astronomie mathématique. Il devrait s'y faire de la spectroscopie, de la photographie astronomique ; des études sur la constitution physique du soleil, de la lune, des planètes, des nébuleuses, etc., etc.

Outre les travaux réguliers et les recherches scientifiques qui doivent se poursuivre dans tout observatoire bien organisé, cet observatoire pourrait servir d'école d'astronomie. On pourrait y donner accès aux élèves de nos hautes maisons d'éducation, tant catholiques que protestantes, et, sous la direction de l'astronome en charge, ces élèves pourraient faire de l'astronomie pratique, au lieu de s'en tenir à la théorie, comme cela se voit trop souvent.

Ces élèves se familiariseraient avec la carte du ciel, les constellations, l'usage des instruments, etc., etc., et seraient avantageusement préparés à l'étude de la marine, du génie civil été qui nécessitent des connaissances pratiques de l'astronomie.

Les travaux de l'observatoire pourraient être divisés en deux branches distinctes : la partie météorologique serait confiée à M. Smith, et la partie astronomique à M. Roy.

Alors tout le monde serait content et tout le monde profiterait des grands avantages que procurerait un observatoire ainsi organisé.

Les amis de M. Roy, qui demandent la destitution de M. Smith, ne songent pas que si le gouvernement acquiesçait à leur désir, il commettrait une grave injustice envers M. Smith, qui passe pour un bon em-

ployé, et il ne rendrait pas justice non plus au mérite de M. Roy.

En effet, nommer M. Roy simplement au bureau météorologique, ne serait pas lui donner ce qui lui convient ; car, après avoir travaillé tout le jour, il serait peu capable de passer des nuits entières à faire des observations quand la chose serait nécessaire.

M. Roy, qu'on ne l'oublie pas, est surtout un astronome. Ses travaux et ses écrits sur l'astronomie en font foi.

L'année dernière, Camille Flammarion, une célébrité universelle, a écrit sous sa signature, dans le *Bulletin de la Société Astronomique de France*, les remarques les plus flatteuses à l'adresse de notre compatriote.

C'est avec un vif sentiment d'orgueil que j'ai recueilli les éloges que le grand Français a décernés à un des nôtres.

Donc, les mérites respectifs de messieurs Roy et Smith étant établis, je prends la respectueuse liberté de suggérer à nos gouvernants l'établissement, à Québec, d'un véritable observatoire, avec M. Roy en qualité de directeur-en-chef, et M. Smith comme assistant.

M. Roy possède déjà des instruments d'une valeur considérable qu'il pourrait installer lui-même dans cet observatoire, et qu'il serait sans doute heureux de prêter au gouvernement.

Ainsi, pendant que dans les autres pays les gouvernements dépensent des sommes fabuleuses pour encourager l'astronomie, on n'aurait que le salaire d'un employé de plus à payer pour donner à la jeunesse de Québec et à tous ceux qui ont le goût du beau, l'immense avantage d'étudier et de contempler les merveilles que le Créateur a semées dans l'espace avec tant de prodigalité. Mais l'astronomie n'existe pas seulement pour les gens d'imagination, les poètes, les rêveurs enfin ; non, elle a son côté pratique, et c'est à ce point de vue surtout qu'elle mérite d'être encouragée par notre gouvernement.

Qu'il me soit permis de citer ici quelques lignes d'un article que M. Roy a publié dernièrement sous le titre "A quoi sert l'astronomie ?"

C'est le côté pratique de l'astronomie que vous cherchez. Eh bien ! je vous dirai de suite que, sans l'astronomie, il n'y aurait ni commerce, ni industrie, ni arts ! Sans l'astronomie, point de navigation ; point de calendrier ! l'agriculture périrait ; la confusion régnerait partout ! Sans l'astronomie, point de géographie ; point de génie civil, de géodésie, d'arpentage, etc. Sans l'astronomie, vous n'auriez pas une montre dans votre gousset, vous ne sauriez jamais l'heure !!!

Mais, interrompit mon ami, je ne saisis pas bien le rapport qu'il peut y avoir entre toutes ces choses que vous venez d'énumérer et l'astronomie, il me semble que.—Je vais vous prouver, monsieur, continuai-je, que ce que je viens de vous dire n'est pas exagéré. Prenons le commerce. Sans la navigation, le commerce international existerait-il ? non, n'est-ce pas ? Eh bien ! supprimez l'astronomie, et la navigation au long cours disparaît !!! Avez-vous songé, lorsque vous traversez la mer en toute sécurité à bord de l'un de ces nombreux palais flottants qui sillonnent tous les océans, avez-vous songé, dis-je que le marin qui commande le navire, là-haut, sur la dunette, a besoin de savoir constamment sur quel point du globe son vaisseau navigue ; qu'il lui faut faire des observations répétées sur le soleil, les étoiles, la lune même, pour déterminer avec une précision absolue la latitude et la longitude du lieu où il se trouve, ce qui en terme de marine s'appelle *faire le point* ! Vous n'avez peut-être pas songé à tout cela, et pourtant ce marin tient votre vie entre ses mains ! Qu'il ignore l'astronomie et vous errez à l'aventure, vous êtes perdu !

Et sans la navigation l'Amérique, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les îles et archipels ne figureraient pas encore sur la carte du globe ! Les peuples de ces divers pays ne jouiraient pas encore des bienfaits du Christianisme et de la civilisation !!!

Le calendrier est basé entièrement sur l'astronomie ; c'est l'astronomie qui fixe la date du renouvellement de l'année, les mois, les semaines, les dimanches et fêtes, tout cela est régi par l'astronomie.

Il faut absolument des observations astronomiques pour déterminer l'heure avec précision. Et que ferions-nous sans une heure bien réglée ? Prenons un exemple, les chemins de fer : comment faire circuler sans heure tous ces nombreux trains sur une ligne de chemin de fer ? On voit de suite les collisions, les accidents de toute sorte se multiplier sur une ligne où le service de l'heure serait défectueux.

Sans l'astronomie, nous ne saurions même pas sur

quoi nous marchons ; nous ignorerions que la terre est sphérique, isolée de toute part ; qu'elle vogue dans l'espace avec une vitesse *soixante-quinze fois* plus rapide que celle d'un boulet de canon, faisant un tour sur elle-même en 23 heures 56 minutes 4 secondes et tournant dans une orbite immense autour du soleil en 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 46 secondes !!!

Oui ! tout se rattache à l'astronomie : elle règne en souveraine sur tout l'Univers ; toutes les autres sciences ne sont que des accessoires ! Que nous l'admettions ou non, il en est ainsi. De nos jours, il n'est pas un véritable savant ou du moins un savant complet, celui qui ignore l'astronomie.

Je dirai plus : de nos jours il n'est plus permis à ceux qui possèdent quelque instruction, même élémentaire, d'ignorer les vérités de l'astronomie. La science est accessible à tous, personne n'est privilégié. Il suffit de vouloir.

M. Roy parle de l'astronomie avec l'enthousiasme d'un artiste et la justesse d'un vrai connaisseur. C'est bien le cas de lui appliquer ce distique de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Il est peu d'hommes à Québec, je crois, qui pourraient mieux que M. Roy pratiquer et enseigner l'astronomie, d'abord parce qu'il est familier avec cette science, et ensuite parce qu'il possède une élocution très facile.

Or, je suis persuadé que les hommes distingués qui tiennent aujourd'hui les rênes du pouvoir à Ottawa, — et qui viennent de déclarer, par la bouche de l'hon. M. Laurier, que c'était leur intention de favoriser les arts, les sciences et les lettres ; — je suis persuadé, dis-je, que ces hommes seront heureux de donner à M. Roy l'occasion d'utiliser avec profit pour lui-même et pour le public ses talents naturels pour l'astronomie. Aussi, est-ce avec la plus grande confiance que je m'adresse à eux, par la voie de ce journal, pour les prier de bien vouloir confier à M. Philéas Roy la réorganisation complète et la direction de l'observatoire de Québec, et de laisser à M. Arthur Smith, le titulaire actuel, la partie météorologique.

En agissant ainsi, nos gouvernants récompenseront le vrai mérite et procureront au peuple le moyen d'étudier une science où l'utile, l'agréable et l'honnête, tels que les grâces, se tiennent par la main.

J. B. Caouette

PETITE POSTE EN FAMILLE

E. B., Montréal.—*Monts* et encore *Monts* ne sauraient rimer ensemble. A part cela, la pièce serait bien recevable.

C. D.—Impossible de publier cela, mademoiselle. Cette histoire des folies d'amour d'un pauvre jeune

homme est contraire aux principes chrétiens. Comme forme, ça manque de ponctuation, etc. ; et puis vous avez écrit au verso comme au recto des feuillets.

Louissette, Gr.—Cette petite épître toute intime fera bien mieux envoyée directement par la poste à la destinataire, Alix Topaze, Somerset, P.Q. Et puis, ce sera bien plus tôt rendu. Pour notre public lecteur, c'est trop privé.

H. D., Laprairie.—Prose et poésie sont très-bien. Nous publierons dès que faire se pourra.

A. B., Sainte-Philomène.—Vous avez raison ; il vaut mieux ne pas publier, cette fois.

A. L., Saint-Zotique.—*Un vieillard* est une bonne pièce. Passera bientôt.

J.-E. G., Québec.—Excellente pour le fond, votre contribution pêche par la forme. Remettez sur le métier et vous réussirez.

Alph. G., Montréal.—Cette fois, nous ne croyons pas pouvoir vous encourager à publier cette composition. Reprenez-vous et châtiez davantage le style ; et puis faites quelque chose de moins personnel, de plus intéressant pour le public.

R. D., Valleyfield.—Reçu et devra passer ; mais il faut attendre son tour.

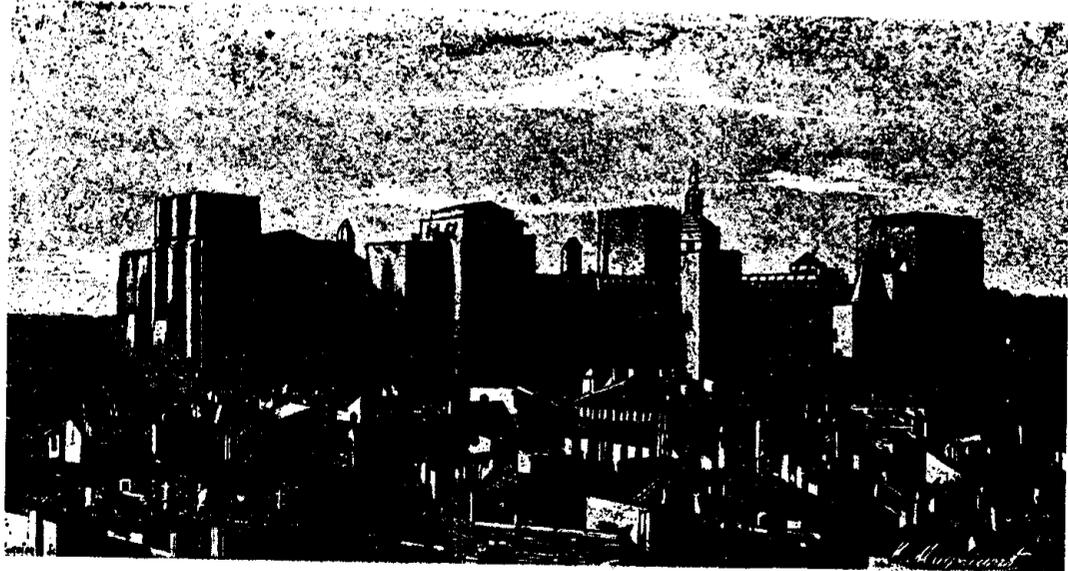
LE CHATEAU DES PAPES A AVIGNON

(Voir gravure)

M. Pourquery de Boisserin, maire et député d'Avignon, a vivement protesté, ces temps derniers, contre les actes de vandalisme dont est victime l'imposant Château des Papes, dont la masse majestueuse fait l'admiration de tous les voyageurs descendant la vallée du Rhône. La Chambre des députés a renvoyé à une commission le projet d'organisation d'une loterie de douze millions ; espérons qu'il n'aura pas le sort du projet de restauration exécuté par Viollet-le-Duc, qui dort depuis un demi-siècle dans les cartons du ministère des Beaux-Arts.

Sept papes français ont gouverné le monde, pendant soixante-dix ans, dans cette forteresse du XIV^e siècle. L'idée malheureuse est venue ensuite d'en faire une caserne, et l'autorité militaire a gâché à plaisir ce splendide décor. Cette innovation date de 1822, époque à laquelle, malgré les outrages de la période révolutionnaire, existaient encore des fresques dues aux pinceaux des plus grands artistes du moyen-âge. Depuis lors l'immense salle des conclaves, dont les voûtes semblaient celles d'une cathédrale, a été divisée en trois étages affectés à des chambrées. La galerie du conclave, un bijou, donne accès à des greniers. Dans les deux chapelles, les dégâts sont désastreux. Et sur toutes les murailles des couches multipliées de chaux ont fait disparaître lentement les fresques donnant à l'ensemble un aspect lamentable.

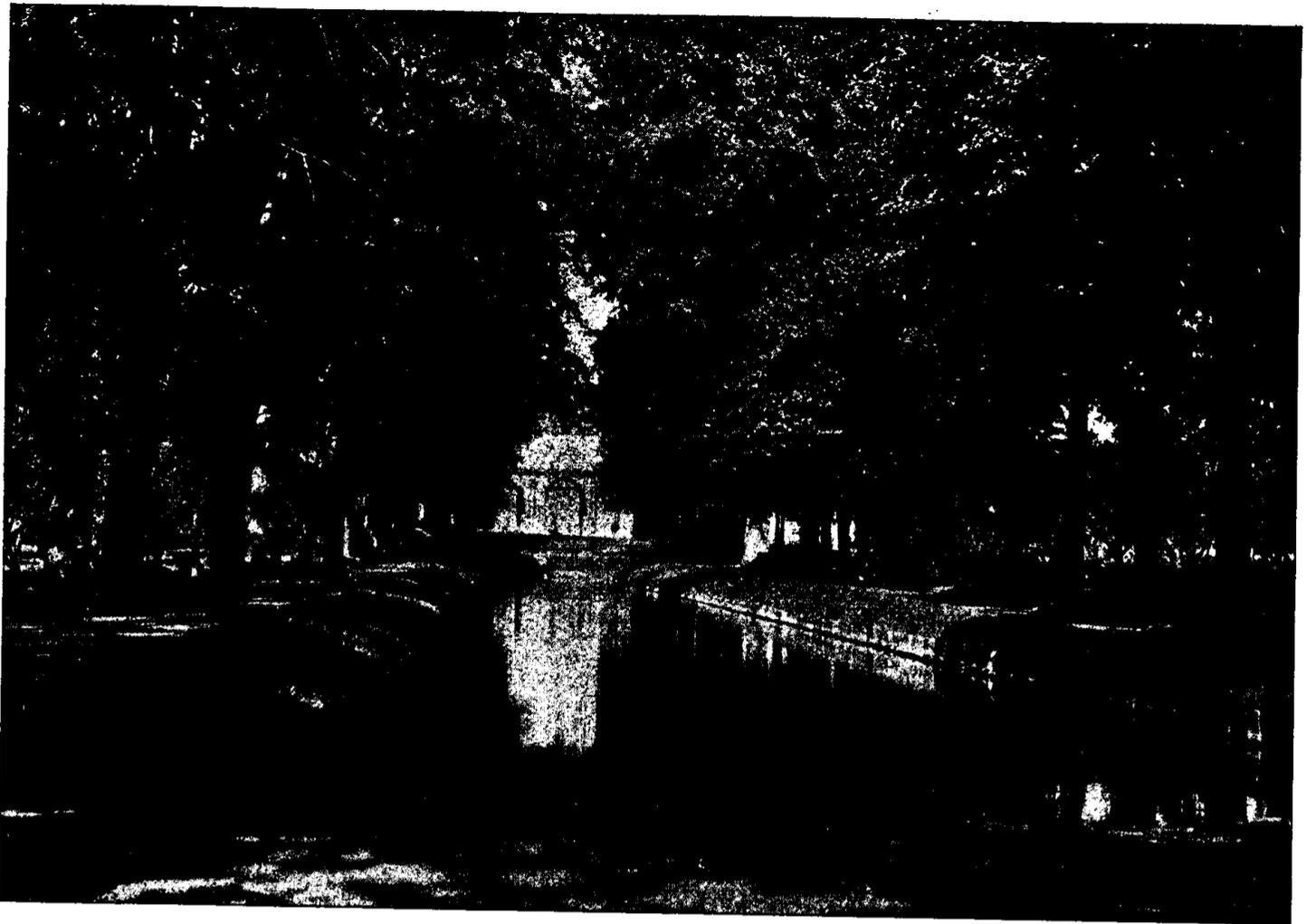
Il y a là une œuvre pie à faire, car le palais est menacé de toutes parts, tant à l'extérieur que dans les quelques beautés intérieures dont il peut s'honorer encore.



LE CHATEAU DES PAPES A AVIGNON



LA REVANCHE DU FAUVE



LE LAC DU SÉMINAIRE



GROUPE DES ÉLÈVES ET QUELQUES-UNS DES INVITÉS
L'INAUGURATION DE L'ÉCOLE D'AGRICULTURE D'OKA. — Photo. Gigault, amateur

QUE FAUT-IL FAIRE DE SES MAINS ?

Beaucoup de femmes, et des hommes même, sont mis à la gêne, dans le monde, pour ne savoir que faire de leurs mains ; comment les tenir, les disposer, afin de ne pas paraître gauches ni de manquer à l'élégance du maintien ! Combien de gens, en effet, embarrassés

MÉTAMORPHOSE

de leurs mains, comme ils disent, vont jusqu'à perdre tout l'agrément qu'ils pourraient avoir dans la conversation, sous le coup de cette préoccupation un peu puérite.

Il faut venir à leur secours. Un professeur anglais assure que pour conserver aux mouvements aux gestes des mains ou à leur repos la grâce, qui naît toujours de la simplicité, il est seulement nécessaire de ne pas penser du tout à composer ces mouvements ni ces gestes, à arranger ce repos. Il faut oublier qu'on possède des mains, et on arrive à cette inconscience d'une partie si importante de l'individu physique par une très simple gymnastique.

Cette gymnastique consiste, prétend le professeur anglais, à laisser pendre ses mains au-devant de soi et à se les tordre aussi violemment que possible pendant cinq minutes. "L'opération rend les mains absolument inconscientes et, pendant quelque temps, vous êtes parfaitement indifférent à leur égard, car elles ne se rappellent plus à votre souvenir, par l'exercice de sentiment (la sensibilité du toucher sans doute), qui est en elles. En conséquence, pendant que dure cette espèce de sommeil, vous n'éprouvez plus aucun trouble au sujet de vos mains, et la disparition d'un tel souci donne de l'aisance aux mouvements que vous imprimez machinalement à ces membres, ou au repos où vous les laissez."

On peut toujours essayer. Plusieurs personnes, qui ont profité de la leçon, assurent s'en être admirablement trouvées. Elles se livraient à l'exercice recommandé une fois, chaque jour, pendant un mois. Après ce temps, elles ne s'occupaient plus du tout de leurs mains, et bientôt, autour d'elles on s'étonnait de leur gracieuse assurance ; elles avaient perdu la contrainte et la maladresse qui les désespéraient autrefois. Cinq minutes avant d'entrer dans un salon, tordez-vous donc les mains comme si vous étiez en proie à un violent accès de désespoir. N'attendez pas, toutefois, d'être entré dans le vestibule ou l'antichambre, car on vous croirait devenu fou ou accablé d'un affreux chagrin. Cette gymnastique n'est guère praticable que dans l'escalier, en voiture ou devant la porte de la maison... quand l'obscurité nous couvre de ses voiles.

POUR LA JUSTICE

Nous déplorons l'erreur involontaire qui nous a fait insérer, dans le numéro précédent du MONDE ILLUSTRÉ, sous la signature de notre collaboratrice Violette, un bout d'article dont elle nie la paternité.

C'est à juste titre, avoueront tous les lecteurs qui la connaissent et l'apprécient. Car ils n'avaient retrouvé là ni son genre ni son style.

RECRÉATIONS EN FAMILLE

Si vous le permettez, lecteurs, nous allons passer aux tours de cartes à jouer.

Une personne qui a une certaine expérience peut, avec un paquet de cartes, amuser et divertir une réunion d'amis pendant plusieurs heures. Il y a deux catégories de ces tours : les tours d'adresse sans appareils et avec appareils. La première est la plus difficile, mais aussi celle qui vous donne les meilleurs résultats.

Supposons, par exemple, que vous êtes à faire un tour avec cartes préparées et que vous vous êtes surpassé. Que l'on vous demande de répéter le tour et qu'en même temps l'on vous offre un paquet de cartes de la maison. Vous voyez quel effet ça produit et les excuses que vous serez obligé de faire pour vous tirer de ce mauvais pas.

Eh ! bien, les tours que je vais vous expliquer seront accompagnés d'illustrations, et je vous conseille de les conserver parce qu'ils vous seraient utiles pour références plus tard, en certaines occasions, ou mieux ils vous seront indispensables.

Comme il était trop tard, cette semaine, pour faire faire les illustrations, et comme le tour suivant est trop difficile à faire et à comprendre sans illustrations, je vais vous donner l'effet du tour et, la semaine prochaine, je vous l'expliquerai. Demandez à quelqu'un de brasser les cartes et ensuite d'en choisir une et de la montrer au reste de l'auditoire ; dites lui de remettre sa carte au centre du paquet. Il le rebrasse de nouveau, et aussitôt que l'on vous remet le paquet de cartes, vous demandez à quelle partie de la salle il désire envoyer la carte ; s'il est dans l'indécision demandez lui s'il aimerait à la voir au plafond, et prenant tout le paquet vous le lancez au plafond : la carte choisie y reste collée.

L'explication, à la semaine prochaine.

PHIDIME BERNIER
159, rue Cadieux, Montréal.

L'INVITATION

... Et quand vous passerez par Toulouse, n'oubliez pas de venir visiter notre maison de campagne, qui est à une heure de la ville.

—Je vous remercie ; mais mon mari ne pourra voyager cet été.

—Mais si, il faut à toute force que vous poussiez jusqu'à Toulouse ; vous verrez notre *castel* ; c'est assez vaste : il y a de quoi vous loger, avec vos cinq enfants ; ne craignez rien.

—Non, vraiment, vous êtes trop aimable. Les affaires s'annoncent mauvaises et nous obligent à rester.

—Bah ! vous prendrez bien un mois de vacances. Et cela vaut la peine ; sans nous vanter, notre *manoir* est situé dans un endroit pittoresque, entouré de hautes futaies, auprès d'un étang fort large.

—Ne me tentez point ; le voyage est trop long pour moi.

—Que dites-vous ? une journée à peine ! et vous serez récompensée par l'aspect grandiose de ces immenses bois dont notre *domaine* fait partie. J'oubliais de vous parler de notre *écurie* qui est telle qu'on la peut souhaiter.

—Impossible de quitter notre *sœur*, souffrante comme elle est.

—Ce n'est pas une excuse ; on vous remplacera près d'elle. Votre chambre est préparée d'avance, là-bas : elle est grande et haute ainsi qu'au temps jadis ; elle donne sur le lac où se reflète la masse imposante de notre *château-fort* ; au loin, on aperçoit les fermes de nos paysans, et, plus près, les forêts séculaires où nous traquerons quelques belles pièces ; ici, la chasse ; là-bas, la pêche, et, s'il vous plaît mieux, le canotage et la baignade.

—Décidément, je cède ; c'est chose conclue, vous pouvez compter sur nous pour le 1er juillet. Je tiens à voir cette splendide propriété.

—Oh ! splendide, c'est beaucoup dire... n'allez pas

vous imaginer des merveilles, un *petit château* comme les autres, assez modeste au demeurant.

—N'importe, vous avez piqué ma curiosité ; est-il donc si modeste, avec des chambres de cette hauteur ?

—De quelle hauteur ? Je les trouve hautes parce que je suis petite ; mais, pour une *maisonnette*, le plafond est suffisamment élevé.

—C'est un détail ; vous êtes assurée de notre arrivée pour juillet. Je réponds de mon mari : il adore la pêche, et sur votre lac...

—Oh ! un lac ! c'est une façon de parler... Je voulais indiquer une étendue d'eau, une mare, par exemple, où l'on entre jusqu'aux genoux.

—Tant pis ! Nous nous rabattons sur la chasse, dans les belles forêts...

—En effet, il y a quelques bouquets d'arbres, ou plutôt quelques fourrés de ronces autour de notre *bicoque* ; il ne serait pas étonnant, qu'on y trouvât un ou deux lapins !

—Puisque notre chambre est préparée, cela nous décide.

—Vous ne nous dérangerez pas ; nous serons peut-être un peu les uns sur les autres, dans la *masure* ; mais vous ferez contre fortune bon cœur : on tâchera de loger votre bonne avec la nôtre, à l'écurie, où il n'y a qu'un petit âne. Et si, par bonheur, nous n'hébergeons pas déjà quelque parent, nous mettrons à la disposition de votre gentille famille une petite chambre qui nous reste libre, dans la *cabane de cantonnier* que nous avons en guise de villa, là-bas, à une heure de Toulouse.

BILL SCHARP.

CLEF DES SONGES

Baiser.—(Le donner) : Signe de paix. (Baiser les mains) : Soumission forcée.

Bal.—C'est une invitation à la valse pour faire danser vos écus.

Bassin.—Vous aurez la visite d'un inventeur.

Bataille.—On compte sur vous comme témoin d'un mariage.

Billet.—Rêver d'un billet (de loterie) : Espérance ! (doux) : Jubilation ! (à payer) : Tuile !

Bonheur.—Rêve de bonheur, on apprendra la mort de sa belle-mère.

Bosses.—Vous ferez une chute grave, ou bien vous serez demandé en mariage.

Bourse.—(Plate) : Beaucoup de peine. (Pleine) : Beaucoup d'enfants !

Brouette.—Vous ferez prochainement un voyage long et pénible... en omnibus.

Brouille.—On vous donnera tort ! Ne vous emportez plus, vous vous en porterez mieux !

RÉBUS



La troisième édition de l'*Ami des salons* de Mlle Nitouche, vient de paraître, considérablement augmentée. Nous prions nos lecteurs de l'acheter. Prix : 10c G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine. En vente partout.

—Quand je regarde l'auditoire, disait un jour, en souriant, un vénérable curé, je me demande où sont les pauvres. Mais quand je compte les offrandes, je me demande où sont les riches.

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

Quand donc ne souffrira-t-elle plus ?
Elle se trompe, cependant.
Cadour la regarde bien, mais il n'a pas d'autre curiosité que celle d'un petit sauvage devant une dame riche, belle et élégante.
C'est Bérengère même qu'il regarde plutôt que Clotilde.
En lui, sur Clotilde, aucun soupçon.
Rien dans cette femme ne lui retrace l'image de celle qu'il a entrevue dans les bois pendant la nuit, dernièrement.
Clotilde est assise.
Il ne peut voir si elle est grande ou si elle est petite.
Elle a une robe claire d'été et la femme qui accompagnait l'homme au cadavre portait une robe de couleur foncée.
Clotilde est coiffée d'un chapeau à larges bords qui lui ombre un peu les yeux et la protègent, et comme elle baisse la tête, son visage est presque invisible.
Celle qu'il a vue avait la figure cachée par un voile. Elle ne portait point de chapeau.
Madame d'Hautefort, enfin reprend courage. Elle relève les yeux, regarde Cadour qui cause avec Valentin.
Ils se sont éloignés, parlent à mi-voix.
Vilbret est avec eux.
Mais elle les entend parfaitement. Du reste, Valentin n'a pas de secrets pour Clotilde et ne songe nullement à cacher cette conversation.
Avec quelle épouvante elle écoute ce petit étranger faire le récit de la nuit du meurtre.
Et quel affolement lorsqu'elle entend Valentin qui lui demande, en insistant :
— Cette femme, tu la reconnaîtrais ?... Il faut que tu la reconnais. ... Souviens-toi !... Il y a peut-être un détail de sa démarche, de son costume, de sa façon de porter la tête, que tu retrouverais si tout à coup tu étais en sa présence ?
— Je peux pas dire, je peux pas promettre.
— Si tu parviens à la découvrir, tu me demanderas ce que tu voudras. ... Je ne te refuserai pas. ...
— Bien vrai ?
— Oui.
— Même si je vous priais de me faire cadeau de quelque chose qui coûte cher ? ...
— Oui.
— Même d'un fusil, d'un beau fusil lourd, se chargeant par en bas, avec des cartouches faites d'avance ?
— Tu l'auras ? ...
Vilbret se trémoussait, allongeant machinalement la main dans la direction de l'oreille de Cadour, pendant qu'il semblait éprouver une démangeaison dans le pied. ...
— Chenapan ! murmura-t-il.
Cadour avait sa figure noire, sur laquelle retombait en désordre une chevelure blonde filasse, tout illuminée par la joie.
— J'aurai un fusil ! J'aurai un fusil ! disait-il. ... Ah ! pour sûr que je la retrouverai votre femme, et puis l'homme et tout votre tremblement de gens qui se cachent. ... J'aurai un fusil et je pourrai débrancher des faisans et tirer des chevreuils !
Vilbret n'y tint plus devant cette énumération.
— Ah ! nom d'un pétard ! dit-il.
Et soudain sa main s'allongea et caressa d'une maîtresse gifle sur la joue de Cadour.
Et par le même geste automatique, le pied s'est élevé et est allé s'appliquer avec vigueur dans la culotte du petit.
La gifle l'avait fait balancer, le coup de pied le remet en équilibre, mais Valentin entraîne le gamin hors de la portée du terrible garde afin de continuer son entretien.
Ce n'est pas avec des coups que l'on obtiendra le concours de ce vaurien. C'est avec des cadeaux.
Ils parlent à voix basse.
Et cette fois, Clotilde n'entend plus rien.
Mais elle regarde, hébétée, ce jeune homme qu'elle aime, ce fils presque, qui amasse, comme avec amour, des monceaux de ruines

autour d'elle, et récolte des moissons de honte sous lesquelles il va l'ensevelir !

Pendant qu'ils causent ainsi, un domestique du château vient parler bas à Mme d'Hautefort.

Il lui annonce que Jourdan est au château ; mais le jeune homme sachant que Clotilde travaille dans le parc, demande la permission de venir l'y rejoindre.

Clotilde se lève. C'est le hasard qui lui fournit le prétexte de cette sortie.

Elle emmène Bérengère, en disant au valet :

— Que M. Jourdan aille m'attendre à Vilvaudran. J'y serai dans cinq minutes.

Elle traverse les pelouses et revient au château.

Jourdan n'a que peu de choses à lui dire. C'est le directeur de la verrerie qui l'envoie. Mais Clotilde trouve moyen de murmurer, au moment où Bérengère vient de rentrer chez elle et de les laisser seuls :

— Cette fois, Pierre, je suis perdue.

— Que voulez-vous dire ?

— Perdue. Et j'ai peur de vous avoir entraîné dans ma perte.

Elle lui raconte les nouvelles découvertes de Valentin.

Pierre, si brave qu'il soit, si indifférent qu'il se croie à une accusation de ce genre, se trouble et pâlit.

S'il est accusé, il ne peut se défendre qu'en rejetant le meurtre sur le compte de Clotilde. Et cela, c'est une lâcheté dont il est incapable.

Mais alors s'il est reconnu par Cadour, comment se tirera-t-il de cette délicate situation ?

— Je vous en prie, dit Clotilde, évitez cet enfant ! Faites en sorte de ne le point rencontrer. ... Moi, je vais songer au moyen d'éloigner cette famille du pays, sans éveiller l'attention.

— Je ferai mon possible ! dit-il.

Et il part rêveur.

A quoi pense-t-il, le premier trouble passé ?

Il se demandait l'autre jour comment il pourrait bien écarter le danger qui menaçait Bérengère et Clotilde.

Il n'avait rien trouvé !

Et il rêvait maintenant un héroïque sacrifice.

Si Cadour le reconnaissait, il ne se défendrait pas.

Il se laisserait accuser sans livrer Mme d'Hautefort. Il nierait jusqu'au bout qu'une femme eût été sa complice. Il inventerait les motifs du meurtre et il se laisserait condamner ! ...

Alors, la honte retombant sur lui, s'écartait de ces deux têtes chéries, de son adorée Bérengère ! Jamais la jeune fille ne soupçonnerait sa mère, qu'elle continuerait d'entourer d'affection et de respect ! ... Jamais non plus Valentin n'aurait de doute et ce serait le cœur joyeux qu'il épouserait sa fiancée ! Quelque jour peut-être, à sa fille devenue femme, Clotilde avouerait tout. Elle dirait quel avait été l'héroïsme inconnu de l'ami d'enfance.

Et Bérengère pleurerait ! Il en tressaillerait, lui, si loin qu'il fût, mort peut-être ! Car ces larmes arriveraient jusqu'à son exil ou à sa tombe !

Voilà ce qu'il rêvait de grand et de sublime.

— Oui, disait-il, c'est bien cela. ... c'est bien cela. ... Mais si elle ne veut pas me laisser m'accuser ! ... Si elle veut se perdre, seule, plutôt que de sacrifier celui qui avait voulu la sauver ! ... Cela est possible, probable même !

Il soupira :

— A la grâce de Dieu ! moi je suis prêt à tout.

Cependant, comme il l'avait promis à Mme d'Hautefort, il prit des précautions les jours suivants.

Il évita de sortir dans la journée, restant dans son cabinet très tard, ne quittant la verrerie qu'au soleil couché.

Jadis, il aimait beaucoup les promenades dans les bois.

Il s'amusait à prendre des croquis ou à peindre.

Il ne se promena plus.

Comme il habitait une petite maison, près du village, à deux kilomètres de la verrerie, il était bien obligé de faire deux fois le trajet, le matin et le soir, car il prenait ses repas à la cantine de la verrerie, mais désormais, au lieu de suivre la route, il prit par des chemins de traverse, faisant de longs détours dans la campagne.

Deux ou trois fois, pendant les jours suivants, il faillit, malgré ces précautions, se trouver en face de Cadour.

Heureusement il l'aperçut de loin et réussit à l'éviter.

Cadour, maintenant, ne sortait guère sans Valentin.

On les voyait tous les deux ensemble, parcourant à pied le pays ; ils avaient visité Orléans sans succès.

Valentin était allé prier le charbonnier de lui prêter son fils, en lui contant la vérité, et une somme rondelette glissée dans la main noire du bonhomme avait adouci le ressentiment dont à coup sûr, sans cette précaution, le petit Cadour eût pour longtemps porté les marques.

Cependant le temps s'écoulait et Cadour ne retrouvait nulle part l'homme qu'il avait entrevu la nuit.

Ce fut Vilbret qui, d'un mot, perdit Jourdan.

—Vous n'avez pas visité la verrerie, dit-il à Valentin. Votre homme fait peut-être partie d'une des équipes. C'est drôle que cette idée ne nous soit pas encore venue.

—En effet. Je vais écrire au directeur pour le prévenir.

—A quoi bon ? Pierre Jourdan est là. Vous le connaissez. Vous lui raconterez votre affaire. Cela suffit. Il vous montrera ses ouvriers et rien même ne lui sera plus facile que de vous dire quel homme s'est absenté le soir du 26 juin. Si le meurtrier fait partie de l'équipe du soir, son absence cette nuit-là a dû être notée.

—Eh bien, ne perdons pas une minute.

Valentin courut au charbonnage.

Mais Jean n'y était pas. Il dut l'attendre deux longues heures. Elles lui parurent interminables. C'est qu'il se disait que peut-être Vilbret avait raison et que c'était à la verrerie qu'il allait enfin trouver le nœud de cette énigme si compliquée.

—Et je n'y songeais pas ! se disait-il.

Cadour rentra.

—Viens, dit Valentin, suis-moi. . . . marchons vite.

—Où me conduisez-vous, monsieur Valentin, dit le garnement qui avait fini par prendre goût à ces promenades au cours desquelles il était toujours certain d'attrapper quelque pièce blanche.

—A la verrerie. La connais-tu ?

—Je suis passé devant.

—Tu n'as jamais pensé que l'homme que nous cherchons pouvait s'y trouver ?

Le gamin haussa les épaules avec indifférence.

—Oh ! ma foi, non, dit-il.

Ils prirent un chemin d'assommoirs qui, des environs du charbonnage, aboutissait à la route, non loin de la verrerie.

Vilbret avait voulu les accompagner.

A la verrerie, Valentin fit passer sa carte à Pierre Jourdan.

Celui-ci travaillait dans son atelier de dessin quand un contremaître lui apporta la carte.

Pierre lut avec une singulière émotion le nom redouté de celui qui se présentait.

Que venait-il faire ?

Et tout de suite, une question sur les lèvres :

—M. Valentin de Séverac est-il seul ?

—Non, dit le verrier.

Le cœur de Pierre battait à rompre sa poitrine.

—Quelle est la personne qui l'accompagne ?

—Il y a le garde Vilbret, de la propriété d'Hautefort.

—Et l'autre ? Une dame ?

—Non, monsieur Jourdan, un gamin que je ne connais pas, tout barbouillé de noir, un petit charbonnier. . . .

Pierre s'était dressé brusquement.

Cadour ! Le petit Cadour accompagnait Valentin !!

Mais s'il était vu par l'enfant, c'en était fait de lui !

Comme il vécut longtemps, en cette minute d'hésitation, le brave garçon.

Descendrait-il ? Recevrait-il ses hôtes ? Aurait-il peur ? Ou bien relèverait-il la tête et noblement, en noble cœur, ferait-il face à ce danger ?

—Que veulent-ils ?

—Visiter la verrerie en détail, à ce que j'ai compris, et voir les ouvriers que nous employons.

—Je suis fort occupé. . . . Remplacez-moi. . . . Vous direz que je ne suis pas là. . . .

Le contremaître eut l'air embarrassé.

—Malheureusement, fit-il, je crois que c'est à M. Jourdan en particulier que M. de Séverac veut parler. . . . et j'ai commis l'imprudence de dire que M. Jourdan était dans son cabinet.

Une minute encore, Pierre hésite. Puis, sur ses lèvres, un sourire de suprême et énergique ironie.

Qu'est-ce que sa vie ? Qu'est-ce que son honneur ? On ne l'aime pas ! on ne l'aimera jamais d'amour. . . .

Le sacrifice est là qui l'attend,

Il passe lentement la main sur son large front intelligent, et un nom lui vient qu'il prononce mentalement :

—Béregère !!

Et cela lui fait monter des larmes aux yeux.

Le contremaître, un peu surpris, attend toujours près de la porte.

Pierre fait un geste vague.

—Dites que je descends. . . . que l'on m'attende !

C'est fini. Le sacrifice est fait. Vraiment, ce n'est que cela !

Le contremaître est sorti.

Pourtant, la nature reprend ses droits, se révolte.

Pierre se précipite dans l'escalier pour le rappeler.

Mais il revient à sa table sans avoir dit un mot.

Dans cet abandon de lui-même, pour Béregère, il recueille une

infinie et intraduisible jouissance. Il est fier de lui, de ce qu'il vient de faire. Personne, autre que lui, ne souffrira du sacrifice de lui-même ! Et il se trouve, cet humble, supérieur à tous ! Et il l'est, bien réellement, de par son cœur, de par sa noblesse, de par son esprit ! . . .

Mais il éprouve le besoin maladif de savourer jusqu'aux derniers détails sa souffrance.

Il monte à l'escalier mobile qui communique avec la fenêtre de son atelier.

Il se penche. Il regarde. Il voit.

Le contremaître n'est pas encore dans la cour.

Il n'y a là que Vilbret, Cadour et Valentin.

Ils attendent, silencieux, préoccupés.

Seul, Cadour, indifférent, fait rouler des cailloux du bout épais de son sabot. Cela lui est bien égal, ce qui se passe. . . .

D'un mot, tout à l'heure, d'un signe, il va briser des vies, souiller des honneurs, réduire en boue des réputations jusqu'alors sans tache. . . .

Mais il est là, le gamin, comme la fatalité inconsciente qui traverse le monde, les yeux fermés, touchant du doigt, au hasard, autour d'elle, et détruisant ce qu'elle a touché. . . .

Le contremaître vient à Valentin, lui dit quelques mots.

Il le fait entrer dans la verrerie où le suivent Cadour et Vilbret.

Alors, Pierre Jourdan, un peu pâle, le pas un peu plus lourd, ses larges épaules un peu plus voutées que d'habitude, Pierre Jourdan sort de son atelier.

Il descend lentement l'escalier qui mène aux équipes.

C'est là, dans le bureau du contremaître, que Valentin et les autres doivent l'attendre.

Et, en effet, il les y aperçoit tout de suite, car c'est un réduit vitré qui sert au contremaître à surveiller de plusieurs côtés à la fois.

Il entre, passif, prêt à recevoir la terrible blessure.

Valentin lui tend la main chaleureusement.

Le garde Vilbret lui sourit, en ôtant poliment sa cape.

Et le petit Cadour le regarde. . . .

Valentin et Vilbret, peu lui importe ! C'est Cadour qui lui fait peur ! L'enfant l'a-t-il reconnu ?

Valentin lui explique le motif de sa visite.

Jourdan, aidé du contremaître, fait quelques recherches dans les livres et peut bien vite affirmer que, le 26 juin, aucun verrier ne s'est absenté à l'équipe du soir.

Reste l'équipe de jour.

C'est, ce jour-là justement, le tour de celle qui le 26 juin travaillait à la verrerie.

Un à un défilent les ouvriers dans le cabinet du contremaître.

Cadour regarde et se tait.

A chaque fois qu'un ouvrier sort, Valentin se penche vers le gamin et l'interroge, tout bas, près de l'oreille :

—Est-ce celui-là.

Cadour se contente de hausser les épaules.

Mais quand on n'a plus les yeux sur lui, il ne cesse pas de regarder Pierre Jourdan.

Et invinciblement les yeux de Pierre sont attirés par ce regard et se croisent avec ceux de l'enfant.

—Il m'a reconnu. . . . ou du moins quelque doute lui est venu.

Voilà ce qu'il se dit.

Mais bientôt la liste des ouvriers est épuisée.

Valentin se sent pris d'un immense découragement.

Cadour n'a reconnu personne.

Où chercher désormais ?

Il remercie Jourdan, s'excuse de l'avoir dérangé inutilement et prend congé de lui.

Pierre remonte à son atelier.

Pourquoi Cadour n'a-t-il pas parlé ? . . . C'est qu'il n'était pas certain, évidemment. Et dans l'incertitude, il n'osait se prononcer. . . . Ou bien pour parler attendrait-il d'être parti, de se trouver hors de la présence de Pierre.

Cela était possible.

Alors, dès qu'il sera hors de la verrerie, il parlera.

Jourdan se hâte de remonter à son atelier. Mais, dans l'escalier, il s'arrête à une fenêtre ouverte, se penche, voit les trois hommes au pied du mur, à quelques mètres au-dessous de lui, et écoute ce qu'ils vont dire.

—Monsieur ! avait dit Cadour à Valentin. . . .

Il était un peu ému, en dépit de sa sauvagerie, le gamin.

Valentin s'en aperçut, et tout de suite il comprit que Cadour avait dissimulé et qu'il s'était passé quelque chose de grave.

—Tu as à nous parler ?

—Oui !

—Pourquoi n'as-tu rien dit tout à l'heure ?

—Devant lui je n'ai pas osé.

—Devant qui ?

—L'homme qui portait le cadavre.

—Tu l'as vu ?

—Ja l'ai vu.

—Il est dans la verrerie ?
 —Oui. J'en suis sûr. Je l'ai bien reconnu, tout de suite.
 —Parle, parle, malheureux... Il va se douter de nos recherches. Il prendra la fuite s'il se voit en danger...
 —Oh ! je ne crois pas que ce soit à craindre...
 —Son nom ?
 —Son nom, je ne peux pas vous le dire, mais c'est le grand qui a une si forte tête brune, et les épaules si larges, auquel vous vous êtes adressé et qui vous a reçu.
 —Le contremaître ?
 Le gamin secoua la tête.
 —Non, l'autre...
 —Pierre Jourdan, fit Valentin avec un cri étouffé.
 —Juste. Je crois que c'est comme ça que vous l'avez appelé. Pierre, de la fenêtre au-dessus, ne perdait pas un mot. Il eut un sourire de sublime résignation.
 —C'est fait, murmura-t-il. Me voilà perdu.
 Mais Valentin refusait de croire :
 —Tu te trompes... Ce n'est pas possible.
 —Dame ! je dis ce que j'ai vu...
 —Pierre est un honnête homme, il ne peut être mêlé à un crime. Je te répète que ce n'est pas possible... Réfléchis !...
 —Je ne sais pas si c'est lui qui a tué l'autre, mais sûrement c'est lui qui le portait !...
 Quelle révélation !
 Valentin regardait Vilbret comme pour lui demander conseil. Mais le garde était lui-même fort perplexe. L'affirmation de l'enfant était catégorique. On ne pouvait guère douter.
 Du reste, il se rappelait, lui, le vieux routier des forêts, avoir reconnu sur le sable, le lendemain du meurtre, le pas de Pierre Jourdan...
 Il l'avait dit à Valentin.
 Le pas de Pierre Jourdan et celui de madame d'Hautefort, à ce qu'il croyait.
 Il ne s'était donc pas trompé. Du moins pour Jourdan !
 —Que faire ? se demandait anxieusement Valentin.
 —Ne vous pressez pas, M. de Séverac, dit le garde. Nous surveillerons Jourdan sans qu'il sans doute, et je vous promets qu'il ne fera pas un pas dans la verrerie sans que vous en soyez averti !
 Ils s'éloignèrent.
 Accoudé sur l'appui de la fenêtre, Pierre les vit au loin s'éloigner. Il souriait vaguement. Il ne pensait plus au danger qu'il courait.
 Il ne pensait qu'à Bérengère.

IV

Parmi les clercs de l'étude Chavarot, rue Saint-Georges, il y avait un vieux bonhomme appelé Barabas, doué d'une très belle écriture et qui faisait admirablement les expéditions.

Agé d'une soixantaine d'années, le père Barabas avait, dans son existence déjà longue, exercé pas mal de métiers, avant d'échouer comme expéditionnaire dans l'étude Chavarot.

Il avait été, pendant sa jeunesse, marchand de vins en gros, avait fait faillite, avait mis de longues années à se réhabiliter, était entré comme commissionnaire dans une grosse maison de vins de Bordeaux, en avait été renvoyé pour incapacité.

Alors il avait erré de maison en maison, d'emploi en emploi, sans pouvoir acquérir de situation nulle part, et en fin de compte, depuis sept ou huit ans, il était clerc à l'étude.

C'était, au physique, un petit homme sec et malingre, presque sans barbe, à figure souffreteuse ; ses yeux bleus étaient timides ; il avait éprouvé tant de mécomptes dans sa vie, que cette timidité était naturelle.

Il se tenait d'ordinaire un peu courbé, dans une attitude qui indiquait soit la fatigue, soit la réflexion.

Très doux, très silencieux, quand il était obligé de parler, il le faisait à voix basse, comme s'il avait redouté qu'on prit garde à lui et qu'on s'aperçût qu'il existait. Et un sourire accompagnait ses paroles.

Du reste, toujours prêt à rendre service, à prendre à son compte une partie du travail des autres, quand ce travail n'excédait pas son intelligence.

Très régulier, il arrivait à l'heure sonnante et ne repartait qu'à la dernière minute. Et tous les jours, avec le même soin et la même propreté, il enlevait ou remettait sa redingote selon qu'il arrivait ou qu'il repartait. Il essayait soigneusement ses plumes, les rangeait, méthodique et scrupuleux, dans son tiroir, fermait le cadenas qu'il avait fait ajouter à ses frais, se donnait un coup de brosse, passait la manche sur son chapeau haut de forme, et s'en allait après avoir salué d'un sourire, de même qu'il saluait d'un sourire lorsqu'il arrivait le matin.

On l'aimait beaucoup dans l'étude, parce qu'on sentait qu'il était inoffensif ; il était aussi d'une probité extrême, car il n'eût jamais emprunté sans le dire un porte-plume à l'un de ses camarades.

Puis les clercs savaient qu'il menait une vie en partie double, car ce n'étaient pas ses maigres appointements de cent vingt-cinq francs par mois qui l'eussent fait vivre, lui, sa femme et son fils.

Il avait un fils âgé de dix-huit ans, qui achevait ses études dans un lycée de Paris et qui se préparait à Saint-Cyr.

Il avait fallu travailler, peiner, économiser pour élever ce beau garçon et le faire instruire.

Comment y fût-il parvenu avec cent vingt-cinq francs par mois ? Sa femme, un peu malade toujours, ne travaillait pas et passait ses journées à geindre et à regretter sa jeunesse.

On eût dit que la vie, pour elle, s'était arrêtée à l'âge de quinze ans, car elle n'avait pas d'autres souvenirs que ceux de cet âge, et sans cesse ils revenaient à ses lèvres. Elle était donc inutile au ménage, et le père Barabas avait, sur ses vieilles épaules, la lourde charge de la mère et de l'enfant.

Il ne se plaignait pas. Il s'était habitué aux pleurs de la mère, à son acrimonie, car elle ne se faisait pas faute de lui reprocher leur gêne dans ses moments d'impatience.

Elle le rendait coupable de leur faillite d'autrefois et des années dures de probité, écoulées depuis, pendant lesquelles il avait fallu payer.

—Nous serions riches si tu n'avais pas été aussi bête ! C'était une phrase qui revenait souvent dans sa bouche. Ce qui soutenait le pauvre homme dans sa vie de travail, c'était son adoration pour son fils Henri.

Ce fils, c'était toute sa vie, son orgueil aussi. Sa placide figure de brave homme timide et craintif s'animait quand on lui parlait de son enfant, et ses yeux avaient de singulières lueurs de joie quand il voyait, dans les rues de Paris, passer des Saint-Cyriens, les jours de sortie, tout pimpants dans leur uniforme.

—Henri sera comme eux ! Et plus tard officier ?
 Être officier, c'est être noble ! C'est plus que cela, puisque c'est avoir gagné ses quartiers de noblesse !

Mais comment s'y était-il pris, le père Barabas, pour économiser un peu, en vue des dépenses à faire plus tard pour son fils ? C'est là qu'était sa vie en partie double.

Il avait eu jadis une manie, celle de jouer du piston.
 —Ah ! comme sa femme la lui avait fait payer cher, cette manie ! Combien de fois lui avait-elle dit :

—Si au lieu de jouer de ton bête d'instrument, tu avais placé du vin, nous serions riches.

Il avait gardé cette manie toute sa vie. Mais vint un jour où il voulut utiliser son talent. Ce fut lorsque Henri eut atteint ses douze ans, qu'il fallut songer à lui donner un état et que l'enfant, consulté, eut déclaré nettement qu'il voulait être soldat, pour devenir officier.

Le lendemain de ce jour était un dimanche, et Barabas était libre toute la journée. Ces journées de liberté, il les consacrait, en général, à promener son fils et sa femme sur les boulevards extérieurs, ou, quand le temps ne permettait pas de sortir, il prenait son piston et jouait polkas, mazurkas ou quadrilles, pendant des heures, à la lucarne du sixième étage qu'il habitait, rue des Acacias.

Ce dimanche-là, au lieu de claironner sur les hauteurs de Paris, il s'en alla frapper aux portes des concerts, des bals, des théâtres voisins. Il cherchait une place dans quelque orchestre, l'occupant le soir, jusqu'à minuit, toute la nuit même, pendant la saison du carnaval. Mais les places étaient prises. Du moins ces démarches servaient à le faire connaître. On prit son nom. On le renvoya avec des promesses. Il attendit six mois, puis entra comme piston à trois francs par soirée dans une guinguette de la butte Montmartre. De là il passa à l'Élysée-Montmartre où il toucha cinq francs pour les soirées ordinaires, dix francs pour les nuits complètes. Le travail était dur. Au milieu de l'atmosphère surchauffée, étouffante, il fallait s'es-crimier pendant des heures et des heures, sans repos. Mais il était courageux. Il soufflait dans son piston avec héroïsme, sans jamais se plaindre, apportant là-bas, sur l'estrade du bal, où il s'épongeait le front, à la lourde et suffocante chaleur des becs de gaz, dans l'écœurante chaleur qui montait vers les musiciens et les enveloppait de brouillard, la douceur du caractère souriant et serviable, qui lui avait gagné tous les cœurs à l'étude Chavarot.

Cette vie en partie double, nous avons dit que les clercs de l'étude l'avaient surprise.

Il était arrivé à plusieurs de ceux-ci d'entrer un soir à l'Élysée-Montmartre.

Ils avaient tout à coup reconnu le père Barabas.

Ils en avaient fait des gorges chaudes au premier moment.

A la longue, ils comprirent le dévouement du vieux.

Et ils échangeaient maintenant un sourire lorsqu'ils le voyaient l'hiver, s'assoupissant à la chaleur du poêle, il y avait dans ce sourire plus de pitié que de malice, car ils pensaient que c'était l'époque du carnaval, que le père Barabas avait passé la nuit au bal, qu'il n'avait dû rentrer rue des Acacias que vers cinq ou six heures du matin. Il n'avait donc dormi que deux heures, à peine, car cela ne l'empêchait pas, après ces nuits blanches, d'être exact à son travail.

Par exemple, si les clercs la connaissaient, cette vie, son fils, jamais, ne s'en était douté.

Trop jeune encore pour fréquenter ces bals, sans argent, l'esprit ambitieux et occupé uniquement de son travail, il était arrivé à dix-huit ans sans savoir.

Et le père Barabas voulait le lui laisser ignorer toujours.

Il ne voulait pas le gêner. Cela le fatiguait beaucoup, ces veilles, mais il refusait de le laisser paraître.

Son fils eût peut-être renoncé à son avenir s'il s'était douté que le père se tuait pour subvenir aux dépenses de son instruction.

A l'étude, le père Barabas s'était pris d'une affection particulière pour Lafistole.

Barabas était naïf.

Il éprouvait de l'admiration pour ce garçon au bagout parisien, très habileur, plein d'anecdotes, qui ne se gênait pas pour raconter ses aventures de femmes, ses projets ambitieux de fortune et d'avenir.

Le caissier l'avait séduit par son ton de viveur et son élégance toujours fringante.

Et Lafistole avait eu bientôt un ami dans ce brave homme.

Sans savoir pourquoi, tout simplement peut-être parce qu'il sentait le besoin d'entretenir auprès de lui un dévouement qui pouvait toujours lui être utile, le caissier lui témoignait certains égards particuliers qui flattaient le vieux. Il venait parfois s'asseoir près de l'expéditionnaire et causait avec lui quelques minutes. Dans les premiers temps, Barabas, craintif, s'était imaginé qu'il allait être tourné en ridicule et que le caissier lui préparait une de ces "fumisteries" énormes, toujours chères à la Basoche ; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé et son affection pour Lafistole en augmenta.

Un jour il s'était hasardé à l'inviter chez lui, rue des Acacias, et Lafistole avait accepté.

C'était une petite réunion de famille à l'occasion d'Henri qui venait d'être reçu à Saint-Cyr.

Lafistole charma la famille par sa gaieté bon enfant, son entrain, sa verve intarissable.

Il eut des mots charmants pour Henri, pour la mère Barabas, pour ceux qui se trouvaient là...

L'intimité était donc grande entre eux, et Barabas ne fut pas étonné, un matin, avant son départ pour l'étude et au moment où il posait sur sa tête son éternel chapeau haut de forme, de recevoir la visite de Lafistole.

Barabas était seul. Sa femme venait de descendre pour aller au marché de la place Saint-Pierre ; Henri était absent.

Lafistole avait l'air agité.

Barabas s'en aperçut tout de suite.

—Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

—J'ai besoin de vous, Barabas.

—Tant mieux. Cela me fera plaisir de vous rendre service.

Lafistole réfléchit un peu ; sans doute pour réunir, dans son esprit, les détails d'une histoire qu'il avait inventée en chemin.

—J'ai chez moi, rue de Tournon, des papiers de famille très importants. Lorsque je dis que ce sont des papiers de famille,—et il appuya sur le mot,—je me trompe, car ils appartiennent à une famille qui n'est pas encore la mienne mais dans laquelle je vais entrer prochainement. C'est à ce titre qu'ils m'ont été confiés, afin qu'ils soient en lieu sûr. Depuis longtemps je les avais chez moi ; or, depuis quelques jours, quelques indices me font craindre qu'ils n'y soient plus en sûreté. Des gens, intéressés à le reconnaître, les recherchent ; alors, j'ai pensé à m'en dessaisir. Mais, pour cela, il me faut un ami dévoué, dont la vie retirée éloignera toujours les soupçons, et j'ai pensé que cet ami, Barabas, ce serait vous... Me suis-je trompé ?

—Non, Lafistole, vous avez eu raison de compter sur moi.

—J'ai apporté les papiers.

—Vous avez bien fait.

—Jamais vous n'en parlerez à qui que ce soit !

—Jamais. Je fais cependant une exception en faveur de ma femme. Il est nécessaire qu'elle soit mise dans la confidence.

Lafistole fit la moue.

—Notre appartement est si petit, si peu meublé, dit-il, que ma femme s'apercevrait bien vite que j'y cache quelque chose. Les femmes sont curieuses, vous savez ? Tandis qu'au contraire, si elle sait.

—Vous avez raison.

Lafistole tira de son pardessus un petit coffret en bois, fermé à clef, et le tendit à Barabas.

—Les papiers sont là, dit-il... Je garde la clef.

—Naturellement !

—Vous ne me demandez pas quelle est la nature de ce dépôt.

—A quoi bon ? Cela ne m'intéresse pas.

—Voilà qui est d'une discrétion ! Vous ne vous en séparerez jamais ?

—Jamais !

—Vous le promettez, quoi qu'il arrive ?

—Quoi qu'il arrive.

—Vous ne les donnerez à personne ?

—A personne, M. Lafistole.

—Même si l'on venait vous les réclamer de ma part ?...

—C'est entendu.

—Mais si l'on vous présentait un mot de moi ?

—Du moment que vous me prévenez...

Lafistole respira.

—Allons, murmura-t-il, si jamais quelqu'un se doute que les papiers sont ici !...

—Nous allons être en retard pour l'étude, monsieur Lafistole, dit Barabas.

—Une fois n'est pas coutume. Partons.

Barabas enferma le coffret dans une armoire.

—Ce soir, dit-il, je chercherai une autre cachette.

Ils partirent. Lafistole ne se tenait pas de joie. Il se dandinait en faisant tourner sa canne, lorgnant les filles.

Il avait pris Barabas familièrement sous le bras.

—Vous savez, Barabas, que je me marie ? Un grand mariage !

Une jeune fille très belle et très riche, d'une famille très puissante. Ah ! vous entendrez bientôt parler de moi...

—Oh ! moi, disait placidement le bonhomme, je savais bien que vous réussiriez.

Ils entrèrent à l'étude.

Ce fut ce même jour que Lafistole annonça son mariage à ses camarades.

Toutefois il ne prononça pas le nom de la famille d'Hautefort.

Et le petit clerc lui ayant demandé, avec une ironie incrédulité, comment s'appelait sa fiancée, il dit seulement que son prénom était Bérengère.

Quelques jours se passèrent.

On se rappelle que lorsque Séverac était venu réclamer son argent à Lafistole, celui-ci avait été obligé d'avouer que la caisse était vide.

L'instruction avait essayé d'apprendre à qui les vingt mille francs, remboursés à Séverac, avaient été empruntés par Lafistole.

Elle n'y était point parvenue.

Barabas, au courant de son intimité, avait raconté à Lafistole qu'à force d'économies entassées sou à sou depuis bien des années, il avait réalisé une vingtaine de mille francs destinés à l'éducation d'Henri et plus tard à remplir de temps en temps, le porte-monnaie de l'officier.

Ce fut Barabas qui prêta les vingt mille francs à Lafistole.

Celui-ci avait dit simplement :

—Je vous les rembourserai le lendemain de mon mariage, au plus tard—à moins que je ne vous rembourse demain ou après-demain, ce qui serait fort possible.

Barabas avait donné sans défiance.

Et de fait, il n'avait pas eu à s'en repentir.

La veine revint, les nuits suivantes, à Lafistole, et le père Barabas rentra dans sa petite fortune.

Cela ne fut pas sans lui donner une haute idée de son ami, car Lafistole ne manqua pas de dire qu'il avait reçu de l'argent de sa famille.

Lorsque le caissier fut renvoyé de l'étude, il expliqua sa sortie de la façon la plus naturelle du monde.

—J'ai besoin de tout mon temps, avait-il dit. Je quitte l'étude. Il faut que je me prépare à ce mariage...

Barabas, pour la première fois, avait insinué :

—C'est curieux, M. Lafistole, pourquoi cachez-vous si soigneusement le nom de la famille de votre future femme ?

Alors Lafistole avait dit :

—C'est juste.

Et dans l'oreille du bonhomme il coula :

—Celle que j'épouse, ce n'est ni plus ni moins que Mlle Bérengère d'Hautefort, petite-fille du procureur-général près la cour d'Orléans. Ne le dites pas encore.

Barabas ouvrit de grands yeux.

—Ah ! monsieur Lafistole, avait-il dit tout ému, je suis bien content pour vous, bien content, mais cela ne m'étonne pas !

Ce fut un grand chagrin pour Barabas lorsque Lafistole ne reparut plus à l'étude.

PLUS NUISIBLES QU'UTILES

Aux personnes faibles de constitution, certains remèdes préconisés contre le rhume sont plus nuisibles qu'utiles. Il n'y a que le *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, qui puisse les guérir du rhume, sans les incommoder ou les fatiguer, 25c partout.

CHOSSES ET AUTRES

- Boston possède 61,000 maisons.
- L'Amérique emploie 1,250,000 chars à fret.
- 15,000 ouvriers sont employés à l'arsenal de Woolwich en Angleterre.
- Toutes les cordes d'un piano, mises bout à bout, formeraient à peu près un mille.
- Le mot czar ou tzar, titre de l'empereur de Russie, provient du mot César, titre des empereurs romains.
- Les chiffres arabes viennent des Indes, mais ce sont les Arabes qui les ont introduits en Europe ; de là leur nom.
- Une baleine peut se tenir sous l'eau pendant une heure et demie, sans remonter à la surface pour respirer.
- Le Dollar des Etats-Unis contient 371,25 grains et celui du Mexique, 377,17. Leur valeur respective est de 53.-7570 cents et 54.6142.
- Sur plusieurs points de la Chine, les mahométans sont impitoyablement massacrés. A Hsinghu, 3,000 ont été mis à mort dans une seule journée.
- Le pays du monde où l'on boit le plus de bière est la Bavière. La consommation y est de 220 pintes par tête par an.
- La plus grosse cloche de France est celle de l'église du Sacré-Cœur, à Paris. Elle pèse 60,000 livres et se fait entendre à une distance de 25 milles. La vibration dure six minutes.
- On érige en ce moment à New-York ce qui sera l'édifice commercial le plus remarquable du monde, par sa hauteur. Il aura 29 étages, et le dôme de ses tourelles sera à 386 pieds du sol.

- M. Alfred Potter, un des habitants les plus considérés de Fairpoint, New-York, est mort du hoquet après six jours de souffrances affreuses. Quatre médecins appelés en consultation n'ont pas même pu le soulager.

- Les pêcheurs de sardines du Saint-Laurent sont très satisfaits des apparences de la saison. L'Union Sardinienne de la Rivière Ouelle, qui fabrique des conserves, a commencé ses opérations de l'année.

- On mande de Constantinople que pas moins de 40 villages, aux environs de Van, ont été détruits par les Turcs, que tous les enfants mâles âgés de plus de huit ans ont été massacrés et que le nombre des victimes est de 12,800.

- Il y a proportionnellement dans le monde, 109 femmes par 100 hommes. Il ne faut donc pas s'étonner s'il y a des personnes du beau sexe, fort aimables du reste, qui coiffent sainte Catherine.

DEUX CAUSES PRINCIPALES

Les divers degrés des maladies qui affectent les organes de la respiration dépendent de deux causes principales : si le malade a une poitrine délicate, si sa constitution est faible, le mal progresse rapidement et devient vite grave ; si le patient a retardé de prendre les soins nécessaires par son état la maladie s'est installée à son aise et développée sans contrainte. Aux uns comme aux autres s'applique avec succès le *Baume Rhumal* qui a guéri bien des cas réputés incurables. Seulement 25c partout.

La compagnie qui interprète "Le Père Prodigue" a été minutieusement choisie. Les danses et les chansons des figurants ont soulevé l'enthousiasme partout. Mlle Marjorie Fair, qui remplit le premier rôle, est une jeune femme d'un talent réel et qui sait tirer partie des situations les plus difficiles. Lynn Welcher et Charles Boyle, les deux comédiens bien connus, ont les principaux rôles dans la pièce. Mlle Fanny Leslie, de Philadelphie, est une charmante vocaliste qui a toujours eu grand succès. Enfin, la petite Irène Franklin, une enfant artiste, sait captiver son auditoire par sa verve enjouée et son jeu parfait. On donnera la matinée traditionnelle.

Le théâtre Royal a ouvert ses portes depuis lundi et c'est la pièce *The Prodigal Father* qui tient l'affiche toute la semaine. Cette compagnie comprend de bons comédiens et les journaux Américains en disent beaucoup de bien.

UNE FOIS SUFFIT

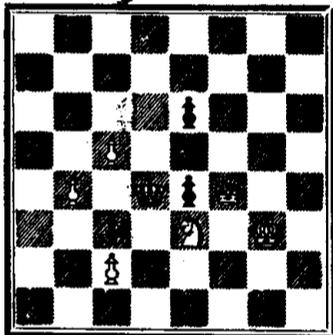
Uae Dose de BAUME RHUMAL

Suffit pour procurer un soulagement immédiat dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchite et toutes les affections de la gorge et des poumons. 25c la bouteille. Dans toutes les pharmacies.

JEUX ET RECREATIONS

PROBLÈME No 196

Composé M. Emile Pradignat, France
(De la *Stratégie*)
Noirs—3 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 195

<i>Blancs</i>	<i>Noirs</i>
C 5 C	1 P pr F
C 4 R	2 R pr C
3 D 3 D, échec et mat.	
	Si : 1 R pr F
2 P 3 F	2 R 4 D
3 D 5 C, échec et mat.	

ÉNIGME

On trouve perte et gain, vie et vertu [chez moi ;
Bien loin de ses couleurs j'écarte la peinture ;
Je sépare un palais de son architecture, Et place l'athéisme au-dessus de la foi.
Je fais avant la mort précéder le convoi ; Mais j'étale en leur ordre et l'art et la nature ;
Et sans confusion, sous même couverture, Je loge également le berger et le roi.
Bien des gens, dont partout on chante [la louange,
Se trouveraient souvent dans une peine [étrange,
Si je ne leur prêtais un utile concours.
Mais n'appuyez pas tant sur ces discours [frivoles ;
A moi, dans le besoin, si vous aviez [recours,
Vous n'en pourriez jamais tirer que des [paroles.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 641
Logogriphe.—Therme et Terme.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Rentrée des Classes

A LA CHAPELLERIE MODERNE

— POUR LES —

CASQUETTES DE COLLEGE

De la ville et de la campagne

AINSI QUE TOUTES AUTRES

CASQUETTES en TWEED et en SOIE

Pour voyage et bureau

ASSORTIMENT DE

CHAPEAUX Haute Nouveauté

POUR L'AUTOMNE

Teinture et Réparation des Fourrures

33 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame

Vis-à-vis le Palais de Justice **MONTREAL**

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



..... LISEZ.....

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTREAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr. Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépôt à Montréal : ANTHUR DÉCART.



Une Lettre de Montréal.

(7)
Le True Witness et Chronicle, Montréal, Can., publiait le 24 Octobre, 1888:— Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boisvert, qui nous dit que sur la recommandation du Très Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonic Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérèrent après qu'il eût souffert pendant 8 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

Paroxysmes Affreux.

CARTHAGE, OHIO, Jan., 1894.
Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats, du Tonic Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SCŒURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



Can I obtain a patent? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

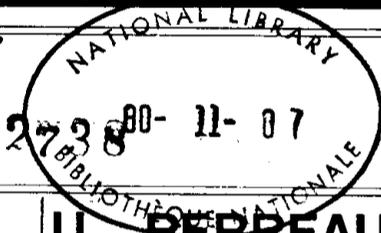
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

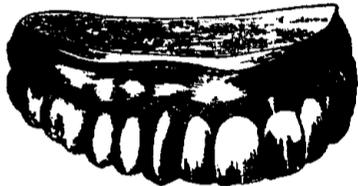
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du MONDE ILLUSTRÉ est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 août 1896

52,038

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Marchandises Nouvelles

Arrivant par chaque navire pour

L'AUTOMNE

Venez voir les nouvelles

ETOFFES A ROBES

Blouses pe Dames

Les foules enchantées qui ont visité le département des blouses la semaine dernière sont une preuve des valeurs remarquables que nous offrons.

A 19c—100 blouses en belle indienne bleue et rose pour dames, valeur régulière 28c chacune.

A 25c—200 blouses en batiste, patrons pâles et foncés, grandes manches, pour dames, prix régulier 38c chacune.

A 39c—100 blouses de dames, variant en prix de 65c 90c chacune.

A 45c—200 belles blouses taillées à la mode et bien faites, grandes manches collet et manchettes repassées, pour dames, valant 65c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Bas de Dames

Il ne faut pas s'étonner si nous avons fait tant de ventes dans le département des bas la semaine dernière. Cette semaine les ventes seront aussi considérables.

Lisez la liste de prix :

A 11c—Bas de coton tan, bonnes nances, pour dames, valant 15c la paire.

A 18c—Bas de cachemire noir, convenables pour l'automne, dans les derniers goûts et très bien finis pour dames, prix régulier 25c la paire.

A 22c—Bas de cachemire noir, de bonne qualité, convenables pour l'automne, dans les derniers goûts et très bien finis, bouts en mérinos pour dames. Prix régulier 28c la paire.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Sous-Vestes de Dames

A 4c—120 douzaines de bonnes vestes en coton, par côtes pour dames, valant 6c.

A 6½c—39 douzaines de vestes en coton, bien faites et bien finies pour dames, valant 9c chaque.

A 10c—Vestes en coton par côtes, de bonne qualité, bien finies et bien garnies pour dames, valant 14c chaque.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Parapluies de Dames

Bons parapluies de dames, depuis 25c. Parapluies en coton fort, manches en bois de fantaisie, pour dames, 60c.

Parapluies en soie Gloria, manches en ébènes naturel, montés en métal pour dames, \$1.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame